

7 octobre 1978 Vol. 20 No 40

perspectives

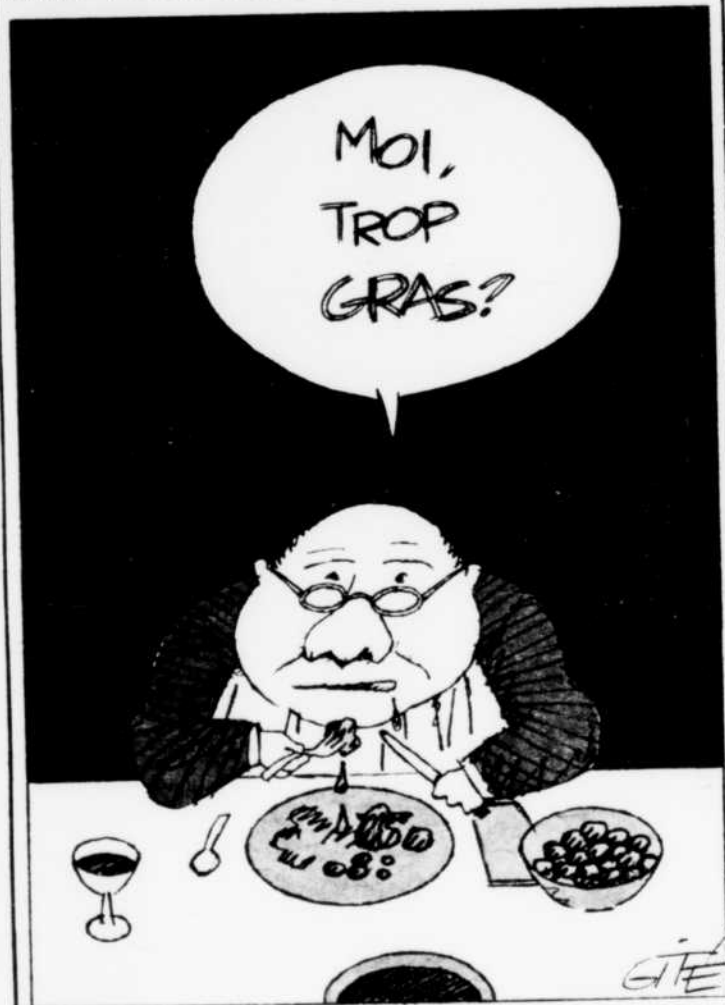
la presse

GILLES VILLENEUVE,
UN DES FAVORIS AU GRAND PRIX DU CANADA PAGE 3



LE SONDAGE DE LA SEMAINE

ÊTES-VOUS TROP GRAS?



Un axiome veut que chaque homme aime à être apprécié à son juste poids. Encore conviendrait-il de savoir quel peut être ce «juste poids», si l'on entend cette expression au sens physique aussi bien qu'au sens moral.

Selon notre sondage, il n'est guère que 51 p.c. de citoyens

canadiens qui se disent satisfaits de leur poids actuel. 41 p.c. se jugent trop gras de plus de 21 livres. Par contre, 7 p.c. s'estiment trop maigres, de 16 livres en moyenne.

On a demandé aux obèses s'ils faisaient quelque effort pour supprimer ou du moins réduire leur embonpoint. Plus de 34 p.c. déclarent se soumettre à un régime alimentaire. 40 p.c. admettent ne rien faire en ce sens; mais, assez curieusement, 18 p.c. des gens qui sont satisfaits de leur poids suivent quand même une diète.

Quel type de régime amaigrissant suit-on? Les réponses ont produit le tableau suivant: je ne mange que certains aliments 10 p.c. je m'abstiens de certains aliments 39 p.c. je réduis la quantité des aliments 38 p.c. je recours à d'autres moyens 4 p.c. n'ont pas donné de réponse 9 p.c.

Un bon moyen de mesurer la tendance à l'obésité est de compter le nombre de repas par semaine où l'on se permet un dessert sucré. 74 p.c. des Canadiens s'en accordent au minimum un par semaine; mais, chez ceux qui le font, la moyenne est de cinq repas. Les obèses disent en consommer un petit peu moins que cette moyenne tandis que, chose curieuse, les gens trop maigres absorbent 6,5 desserts hebdomadairement, soit plus que la moyenne, ce qui ne leur profite quand même pas. Ceux qui s'obligent à un régime consomment moins de 4 desserts, les autres, 5,5.

Les interviewés trouvent-ils attirants ou pas les obèses du sexe opposé? Ils déplaisent à 70,5 p.c. des citoyens canadiens, et même de façon marquée à 29,5 p.c. d'entre eux. Par contre, 15,5 p.c. des gens trouvent plutôt agréables les rondeurs de leur partenaire de l'autre sexe. Ces pourcentages ne varient guère quand on les décompose pour tenir compte de la propre obésité ou maigreur de l'interviewé.

«A votre avis, la société

fait-elle preuve de discrimination à l'endroit des obèses?» Oui, répondent 63 p.c. des gens, et même de discrimination bien marquée, disent 19 p.c., tandis que la réponse est non chez 34 p.c.

Plus de femmes que d'hommes (46,5 contre 36 p.c.) avouent un poids trop élevé par rapport à leur taille; mais cet excédent n'est que de 15 livres en moyenne chez le sexe faible, comparativement à 29 livres chez l'homme. Il y a toutefois plus de femmes (43 p.c. contre 26 p.c.) à suivre un régime.

Le pourcentage d'obèses tend à croître avec l'âge, de 28 p.c. chez les citadins de 18 à 24 ans à 52,5 p.c. chez les gens de 45 à 54 ans, pour retomber à 41 p.c. chez ceux de 55 ans et plus. Toutefois, c'est la catégorie de 35 à 44 ans qui se plaint du plus haut taux d'obésité: un excès de 41 livres, tandis qu'il oscille ailleurs de 12 à 18 livres. C'est cette même catégorie qui, lorsqu'elle se plie à un régime, choisit plus que les autres de le faire en ne consommant que certains mets. Les citadins les plus âgés sont plus portés que les autres à le faire en évitant certains aliments, que leur déconseille une plus longue expérience. Mais ce sont surtout les personnes de 25 à 34 ans qui recourent au jeûne partiel (50,5 p.c. d'entre elles contre 26 p.c. des vieillards) car à cet âge on est plus préoccupé de son apparence... L'attraction pour le partenaire obèse croît légèrement après 35 ans, la répulsion marquée diminue vers le même temps, ainsi que l'impression de discrimination.

L'excès de poids est nettement plus marqué chez les gens au revenu supérieur à \$25 000, soit 47 livres, tandis qu'il ne dépasse pas 20 livres dans les autres catégories; mais c'est le groupe de citoyens aux gains de \$20 000 à \$25 000 qui se plaint le plus d'être trop maigre: de 29 livres, tandis que la maigreur varie de 9 à 17 livres dans les autres groupes. Les plus riches recourent proportionnellement deux fois plus au jeûne que les citoyens gagnant de \$5 000 à \$10 000 (47 p.c. des premiers contre 22 p.c. des seconds). Ce sont ceux dont les gains vont de \$20 000 à \$25 000 qui se plaignent le

plus (55 p.c.) de discrimination contre les obèses, et ceux aux revenus de \$10 000 à \$15 000 qui s'en plaignent le moins (33 p.c.). Les sociologues ont longtemps cru que les pauvres sont plus souvent obèses parce qu'ils doivent, vu leur prix, remplacer une partie des protéines ou viandes par des sucres et des féculents. Notre sondage montre qu'il n'en est rien puisque l'obésité règne dans toutes les couches sociales et qu'on y consomme autant de desserts sucrés de l'une à l'autre.

C'est dans les Maritimes que l'on se plaint le plus de l'obésité (50 p.c. des gens) et c'est au Québec et dans les Prairies qu'on s'en préoccupe le moins (37 et 35 p.c. respectivement), mais c'est au Québec qu'elle est la plus forte: 39 livres contre 14 à 17 livres ailleurs. Les gens des provinces Maritimes font le plus d'efforts pour diminuer leur poids et ceux de Colombie britannique le moins (46,5 contre 21 p.c.). Toutefois, les Colombiens distancent tout le monde par leur obstination à ne consommer que certains aliments: 26 p.c. contre un minimum de 4 p.c. dans les Prairies. C'est dans cette dernière région qu'on se plaint le moins de discrimination envers les obèses mais c'est également là qu'on manifeste le plus de répulsion contre l'obèse de sexe opposé!

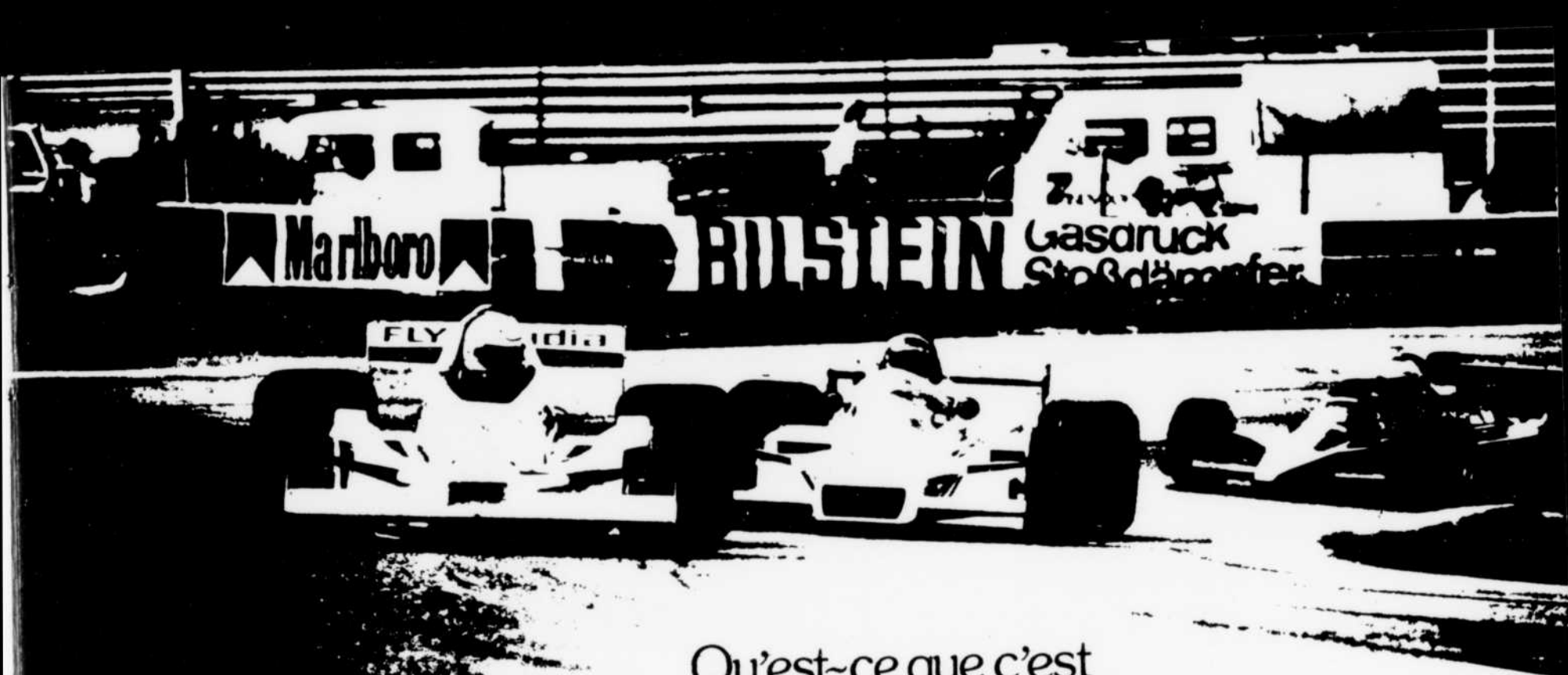
Le Québec détient le championnat des desserts (7 par semaine), et surtout à cause de l'élément francophone: 8,5 contre 4 pour l'élément anglophone. L'excès de poids est en moyenne de 50 livres chez le francophone, de 15 chez l'anglophone.

Allons, messieurs dames, un peu de retenue!

La semaine prochaine: la psychiatrie.

Le Sondage de la semaine a été réalisé pour Weekend Magazine et Perspectives par les Laboratoires Data, conseillers en recherche, de Montréal, sous la supervision de T.R. Bird. On a effectué à cette fin 1 067 entrevues téléphoniques dans 32 des principaux centres urbains du Canada.

©Weekend Magazine, 1978.



Qu'est-ce que c'est
qu'un Grand Prix
automobile?

COMPÉTITION SPORTIVE, FÊTE POPULAIRE ET FOIRE COMMERCIALE

PAR GUY ROBILLARD

«Nous voulons faire du Grand Prix du Canada un second Monaco et la course la plus prestigieuse hors de l'Europe. Nous ambitionnons de susciter ici un événement international couru et recherché.»

L'homme qui s'exprime ainsi est Maurice Brisebois, vice-président et directeur général du Grand Prix du Canada Inc., filiale à part entière de la brasserie Labatt Limitée, chargée d'organiser le Grand Prix du Canada qui se déroule pour la première fois cette fin de semaine dans l'île Notre-Dame. Déjà, pour cette année, Brisebois ambitionne d'attirer quelque 125 000 spectateurs en trois jours, ce qui constituerait, et de très loin, un record d'assistance payante pour un événement sportif au pays.

Le Grand Prix du Canada s'avère déjà un très gros morceau: Labatt y aura investi plus de 3 millions de dollars, soit 1 million de plus que prévu, uniquement pour cette première course d'une série de cinq, garanties par contrat, avec option de renouvellement pour cinq autres années. Des campagnes de publicité ont été faites partout au Canada, aux États-Unis et en Europe, où les organisateurs sont déjà parvenus à redorer le blason du Grand Prix du Canada, fortement terni par de mauvaises expériences à Mosport, en Ontario,

expériences qui ont conduit le commanditaire à rompre son contrat avec les anciens promoteurs de l'événement, qui ont d'ailleurs traîné l'affaire devant les tribunaux.

Rares sont les Québécois familiers avec le monde des Grands Prix de formule 1, qui constituent pourtant avec le football (soccer) la plus grande des attractions sportives internationales. On estime à 600 millions de téléspectateurs l'auditoire d'un Grand Prix télévisé en direct ou en différé à travers le monde.

Cette année, 16 Grands Prix constituent le championnat du monde des conducteurs automobiles qui se termine justement à Montréal après s'être transporté sur quatre continents, soit dans les deux Amériques, en Afrique (du Sud) et évidemment en Europe.

Le petit monde de la formule 1

Un peu comme la coupe du monde de ski alpin, le circuit des Grands Prix combine un championnat mondial de l'élite de cette spécialité et les éléments d'un vaste cirque en perpétuelle tournée mondiale.

Chacune des courses, disputées généralement à deux semaines d'intervalle,

entraîne le déplacement d'une trentaine de pilotes, mais aussi de plusieurs centaines de mécaniciens, journalistes, officiels et commanditaires. C'est le petit monde de la formule 1, habitué à cohabiter quelque huit mois par année.

Un Grand Prix de formule 1, c'est au moins autant une entreprise commerciale qu'une compétition sportive. La publicité est partout, comme pour la coupe du monde de ski, sauf que, cette fois, on ne tente pas de convaincre personne qu'on fait du sport amateur. Dans leurs combinaisons, les pilotes ressemblent plutôt à des panneaux-réclames ou encore à des hommes-sandwichs. On évalue à \$200 000 et plus les revenus que rapportent à Gilles Villeneuve, pourtant une recrue, les collants qu'il porte sur sa combinaison et sur son casque. Ceux qu'on retrouve sur les voitures profitent aux propriétaires de celles-ci. On nous affirme, par exemple, qu'il en coûtait \$450 000 à Parmalat, compagnie laitière italienne, pour avoir son collant sur l'uniforme de Niki Lauda! Dans le cas de Villeneuve, les nombreux collants qu'il porte peuvent lui rapporter jusqu'à \$30 000 chacun, selon leur grosseur, car tout est mesuré au centimètre!

Sur chaque circuit, des kiosques sont installés où les fans peuvent se procurer des tee-shirts ou des gilets à l'effigie de

leur idole ou de leur écurie préférée. Même les compagnies de pneus et les commanditaires ont maintenant leurs propres produits qui trouvent preneurs. A certains endroits, on installe même des manèges de parc d'amusement et, toujours, l'atmosphère est à la foire.

Ceci dit sans malice, l'amateur de course automobile est généralement un consommateur de rêve pour les commerçants et il s'avère souvent un superbe «quétaine», puisqu'il faut bien employer le mot. Aussi n'est-il pas rare de le voir se balader lui aussi tel un panneau publicitaire, sauf que, dans son cas, c'est lui qui paye pour faire la publicité de ses marques préférées! Casquettes, gilets, tee-shirts-réclames, ainsi que des collants sur sa voiture, jusqu'à nuire à la visibilité parfois, constituent l'apanage de ce type de mordu dans tous les pays du monde.

Compétition sportive et foire commerciale, un Grand Prix de formule 1 constitue également une immense fête populaire. La clientèle type est jeune, plutôt financièrement à l'aise et a le cœur à la fête. A cet effet, Montréal, tout comme Monaco, fera un peu exception à la règle car il n'y aura pas de camping à l'intérieur des limites du circuit, ce qui suscite toujours l'occasion de réjouissances mémorables... et pas toujours du meilleur goût. A Wat-

Suite page 6

Toute une équipe!



Le langage des drapeaux.

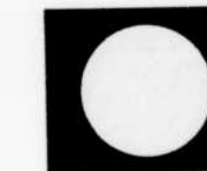


Le conducteur coupable d'une infraction aux règlements ou qui commet une imprudence se verra présenter le drapeau noir accompagné du numéro de sa voiture. Il devra alors s'arrêter au stand de ravitaillement, où il sera puni ou réprimandé, selon le cas.



Le drapeau jaune, tendu et fixe signifie danger. Agité, il devient signe de danger immédiat; le pilote doit ralentir et il y a interdiction de dépasser une autre voiture.

Ce drapeau constitue un avertissement à un pilote qui a commis une infraction mineure. S'il récidive, on lui présentera un drapeau noir.



Le pilote doit rentrer aux puits; il y a quelque chose de défectueux sur sa voiture.



Utilisé pour ouvrir la piste. Il indique que le circuit est dégagé et que toutes les voitures de course ont quitté la piste. On s'en sert parfois pour donner le signal du départ.



S'il est fixe, le drapeau bleu signifie pour le conducteur qu'une voiture le suit de près. Si le drapeau est agité, le conducteur doit alors céder le passage car le bolide est plus rapide et va dépasser.



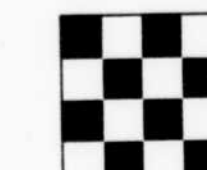
Le circuit est interdit aux véhicules autres que les voitures de course. Utilisé pendant la course, il signale un danger grave; toutes les voitures doivent s'arrêter immédiatement et se garer.



Un véhicule de service (remorque, ambulance, etc.) est sur la piste.



Ce drapeau est déployé dans un coin où il y a de l'huile sur la piste.



Ce drapeau signale la fin de la course.

Player's



GRAND PRIX DU CANADA

kins Glen, par exemple, où avait lieu le Grand Prix des Etats-Unis la semaine dernière, la tradition veut que des fêtards mettent le feu aux voitures qui s'enlisent dans une certaine section à l'intérieur du circuit! Mais il faut dire que ce cas extrême représente nettement une exception et ne doit pas servir à caractériser l'image du milieu.

Entre deux courses, les nombreux essais

Parlant d'image, celle qu'on accole généralement aux pilotes, presque directement inspirée de Hollywood, ne correspond pas du tout à la réalité. L'immense majorité des as de la formule 1 n'ont même pas le temps, d'ailleurs, de jouer au play-boy, de mener une vie aventureuse et mouvementée ni de courir les filles et les bars. Ils se couchent généralement tôt la veille des courses et des essais et le seul luxe qu'ils se permettent est de prendre un bon gueuleton avant d'aller au lit. Et les périodes entre chaque course ne sont pas consacrées au repos et à la luxure, loin de là. D'abord il y a les épuisants voyages, et les ennuis d'une vie passée entre deux valises dans une chambre d'hôtel. Mais surtout, il y a les essais continus.

Ainsi, entre chaque Grand Prix, Gilles Villeneuve va passer un ou deux jours sur un circuit réservé par Ferrari où aura lieu un prochain Grand Prix, question de faire des tests. Et il y a toujours une autre journée d'essais à Fiorano, à la piste privée de Ferrari. Ajoutez à cela les journées consacrées à des promotions diverses, et les temps libres deviennent très rares.

De plus, contrairement à ce que l'on peut penser, les pilotes de formule 1 doivent se maintenir en forme et ne peuvent se permettre d'abus s'ils veulent demeurer au sommet. Certaines courses l'été sont disputées par des chaleurs torrides et la température peut atteindre jusqu'à 50°C et même plus dans l'habitacle. Il faut des nerfs solides pour courir dans ces conditions, alors que la moindre erreur de réflexe peut causer un accident fatal! En fin de course, le pilote est toujours vidé.

Une fin de semaine de course commence le vendredi matin par la première séance d'essais, suivie d'une seconde l'après-midi et d'une dernière, le samedi après-midi. Le samedi matin, les essais ne sont pas homologués.

Pour les connaisseurs, ces essais sont tout aussi importants et souvent plus intéressants que la course elle-même. En soi, c'est une course contre la montre, une affaire de vitesse brute. Le principe est simple: on chronomètre tous les tours et celui qui a réalisé le temps le plus rapide commence la course sur la première ligne, du côté qu'il choisit, et on s'aligne ensuite dans l'ordre, deux par deux, selon les résultats obtenus aux qualifications.

Pour ces essais, les voitures sont équipées de pneus particuliers, qui permettent une plus grande rapidité mais ne peuvent durer que quelques tours. C'est pourquoi, entre autres, les pilotes s'arrêtent très souvent et changent régulièrement de pneus. Chaque voiture peut user jusqu'à six ensembles de pneus par séance d'essais, voire plus

devenus plus familiers avec la piste et que les voitures sont à leur mieux. Toutefois, les conditions atmosphériques rendent souvent impossible de répéter le samedi les performances de la veille. Ou encore, il peut arriver qu'en pensant améliorer la performance on prenne une décision qui a l'effet contraire. Tous les détails comptent: on

on vient d'interdire certaines améliorations, car on veut limiter l'augmentation de vitesse des voitures.

Quant au choix des pneus, les deux grandes compagnies se livrent une guerre sans merci, engagée depuis l'arrivée de Michelin dans la mêlée. La venue de la compagnie française a en effet complètement changé la face des courses de formule 1 qui, depuis cette année, sont pratiquement devenues des courses de pneus! Selon qu'on réussisse ou qu'on déçoive, c'est en effet maintenant les pneus que l'on vante ou que l'on déprécie. La gamme offerte est de plus en plus variée, et choisir les meilleurs pneus pour telle piste, telle voiture et telle température est devenu une opération sophistiquée et même exagérée selon certains, pour qui les pneus sont devenus une excuse trop facile aux mauvaises performances. Effectivement, en formule 1, ce sont les pneus ou la mécanique qui sont mis en cause et presque jamais le pilote. Même lors d'accidents dont il est responsable, ce dernier prétextera souvent la mécanique... ou les pneus. Pour les manufacturiers, les pneus sont devenus une excuse toute trouvée à leurs déboires.

La course de formule 1 est d'un maximum de 320 km ou deux heures. Il est important de bien surveiller le départ, où il se fait des mouvements habiles et audacieux. Certains parviennent même à gagner deux ou trois positions uniquement en prenant un bon départ. C'est que, par la suite, il devient très difficile de dépasser les meneurs, tellement les voitures roulent à des vitesses identiques.

Des machines et des hommes

Ce sont surtout les erreurs de pilotage (dérapage, sortie de piste, collision), les déficiences mécaniques et l'usure des pneus qui fournissent les occasions de dépassement. Le déroulement d'une course est au moins autant affaire de guerre d'usure des mécaniques que question d'habileté des pilotes.

Une formule 1 peut atteindre des vitesses frisant les 300 km/h, mais ne pèse qu'environ 600 kilos. C'est une véritable merveille technique à laquelle travaillent les ingénieurs les plus qualifiés de l'automobile. C'est le *nec plus ultra* du génie automobile: une machine qui peut valoir \$100 000 et dont le seul moteur coûte quelque \$30 000! Ces engins spéciaux, conçus uniquement pour la course, ne doivent pas dépasser 3 litres et développent quelque 550 chevaux-vapeur. Une exception: le moteur de la Renault qui, parce qu'il est turbopropulsé, n'a droit qu'à 1,5 litre.

Evidemment, des machines aussi puissantes et aussi légères, menées à des vitesses extrêmes, sont sujettes à des accidents! Mais une formule 1, comme toutes les autres voitures de course, d'ailleurs, est étonnamment

On file dans l'île.

Le Grand Prix du Canada à Montréal, sur l'île Notre-Dame.
6, 7 et 8 octobre 1978.

Le Grand Prix du Canada sur l'île Notre-Dame, ce sera la grande course, ce sera les plus grands coureurs automobile au monde. Venez encourager et applaudir des pilotes aussi célèbres que Gilles Villeneuve, Mario Andretti, Niki Lauda et les autres... venez les voir filer à des vitesses de 300 km/h au volant de leurs puissantes Formule 1. Venez participer à une grande course!

... Et à une grande fête. Car pour les 3 jours que durera l'événement, ce sera la fête sur l'île Notre-Dame et dans les rues de Montréal. Venez filer sur l'île, venez les voir filer sur l'île, les 6, 7 et 8 octobre prochains.

Une grande fête, une grande course.
Le Grand Prix du Canada vous est présenté par la Brasserie Labatt, brasseur des bières 50 et Bleu.



Achetez vos billets dès maintenant et économisez 10% sur les billets de trois jours.

	Vendredi 6 octobre	Samedi 7 octobre	Dimanche 3 jours 8 octobre	
Tribunes principales - A (sièges réservés)			\$60	
Gradins	\$8	\$12	\$20	\$36
Places debout (Adultes)	\$5	\$ 7	\$10	\$20
Places debout (Moins de 12 ans)	\$3	\$ 4	\$ 5	—

Billets et renseignements à tous les comptoirs Eaton.

Le Grand Prix du Canada est sanctionné par la F.I.A. et organisé par la F.C.S.A.



à l'occasion; Good Year et Michelin, les deux fournisseurs attitrés, doivent de plus apporter des pneus de pluie au cas où...

En plus de fournir l'occasion d'obtenir la meilleure place possible au départ de la course du dimanche, les essais servent également à la mise au point de la voiture, à la sélection des bons pneus, des bons rapports de vitesse, etc. C'est pourquoi, normalement, les temps décisifs les plus rapides sont réalisés le samedi après-midi, lors de la dernière séance, alors que les pilotes sont

se bat pour des centièmes de seconde au tour.

Les règlements actuels rendent impossible l'augmentation de puissance des moteurs. Presque toutes les voitures se retrouvent donc sensiblement sur un pied d'égalité à ce niveau, et c'est pourquoi les techniciens se penchent maintenant sur l'aérodynamisme et les pneus. Rien d'étonnant si les voitures les plus efficaces cette saison ont été les Lotus du Britannique Colin Chapman, qui se trouve par hasard être ingénieur en aéronautique! Par contre,

sécuritaire. Le pilote est bien attaché; de nombreuses barres et un arceau de sécurité protègent son habitacle. Casque protecteur, habits ignifuges et extincteur font également partie de la panoplie obligatoire. Le résultat est que des accidents souvent spectaculaires causent finalement très peu de blessures aux pilotes. Il n'arrive même à peu près jamais qu'un conducteur doive manquer une compétition à cause d'une blessure, comme c'est souvent le cas au hockey ou au football, par exemple. Au Japon, l'an dernier, la voiture de Gilles Villeneuve s'est littéralement envolée après avoir heurté celle de Bonnie Peterson. Gilles a fait plusieurs tonneaux après être retombé au sol, mais il s'en est tiré indemne, ne s'étant infligé que quelques ecchymoses. Quatre spectateurs, qui s'étaient aventurés dans une zone interdite, ont malheureusement été tués. Mais il arrive aussi que des conducteurs y laissent leur vie, comme ce fut récemment le cas pour Peterson au Grand Prix d'Italie, disputé à Monza.

En 10 ans d'existence, le Grand Prix du Canada n'a jamais eu à déplorer d'accident mortel, ni chez les participants ni chez les spectateurs. Les organisateurs de Grand Prix sont devenus de plus en plus exigeants au sujet de la sécurité et c'est un peu ce qui a valu à Mosport de perdre la présentation du Grand Prix du Canada.

Cette raison, et aussi le fait que les promoteurs voulaient en faire un événement de prestige, dans une ville de prestige. Don McDougall, président de la brasserie Labatt Limitée et du Grand Prix du Canada Inc., n'a jamais caché que son premier choix avait toujours été Montréal et que, même si Toronto avait d'abord été considéré, c'est uniquement parce qu'à cette époque on était lié par contrat avec le groupe Mosport, qui avait accepté de transférer le Grand Prix dans la ville-Reine. Ce n'est donc pas par hasard si, dès le lendemain du refus des autorités de la Ville de Toronto, Montréal annonçait qu'il prenait la relève.

«Pour cette année, explique encore Maurice Brisebois, on s'est d'abord assuré de bien organiser la course. A l'avenir, on compte développer un véritable festival autour du Grand Prix.» S'ils ne sont pas encore précis, les projets sont nombreux et les organisateurs ouverts à toute suggestion. On parle, par exemple, de spectacles de variétés, d'un défilé, d'un festival de la chanson, etc. D'autres compétitions sportives pourront également s'y ajouter et on espère attirer d'autres commanditaires, pourvu qu'ils ne soient pas brasseurs de bière, évidemment...

«Montréal n'a pas de festival, rappelle Brisebois, même s'il a toujours été une ville attirante. Le Grand Prix profitera de son caractère bilingue et international ainsi que de la réputation que lui ont valu l'Expo 67 et les Olympiques.»

IL PARTICIPERA À LA COUPE STANLEY, AVANT QUE VOTRE GARANTIE N'EXPIRE.



La garantie du téléviseur Blackstripe® Toshiba que vous achetez aujourd'hui est valable jusqu'à la fin de 1982. Incroyable? Non! Le téléviseur Blackstripe® Toshiba, est garanti pour 50 mois. Cette garantie à domicile, qui couvre toutes les pièces et main-d'oeuvre, va de paire avec les qualités et la fiabilité Toshiba.

La qualité de l'image du téléviseur Blackstripe® saute aux yeux: claire, précise, avec des couleurs naturelles. Vous retrouvez cette même qualité avec tous nos modèles, du remarquable C-059 avec son écran de 6" au sophistiqué C-2100 qui permet de recevoir 16 chaînes et de programmer d'avance ses heures d'écoute.

Accordez-vous un moment de détente devant un téléviseur Toshiba chez un détaillant Toshiba.

Nous savons que vous voudrez partager avec nos téléviseurs vos heures de détente à la maison.



TOSHIBA

perspectives est publié chaque semaine par Perspectives Inc.
231, rue Saint-Jacques Montréal P.Q. H2Y 1M6. Tél. 282-2224

Président et directeur général
Jean A. Dion

Directeur de la rédaction

Pierre Gascon

Directeur adjoint

Jean Bouthilllette

Directeur artistique

Pierre Legault

Rédaction

Edouard Doucet

Isabelle Lefrançois

Adrien Robitaille

Service artistique

Marthe Bolduc

Michel Brunette

Roger Dion

Michel Genest

France Lafond

Photographe

Denis Plain

Secrétariat

Liliane Bitursi

Jacqueline Giroux

Gisèle Payant

Président du conseil

Paul-A. Audet

Vice-président

Charles d'Amour

Secrétaire

Guy Pépin

Trésorier

Gaston Vachon

ISSN0380-6790

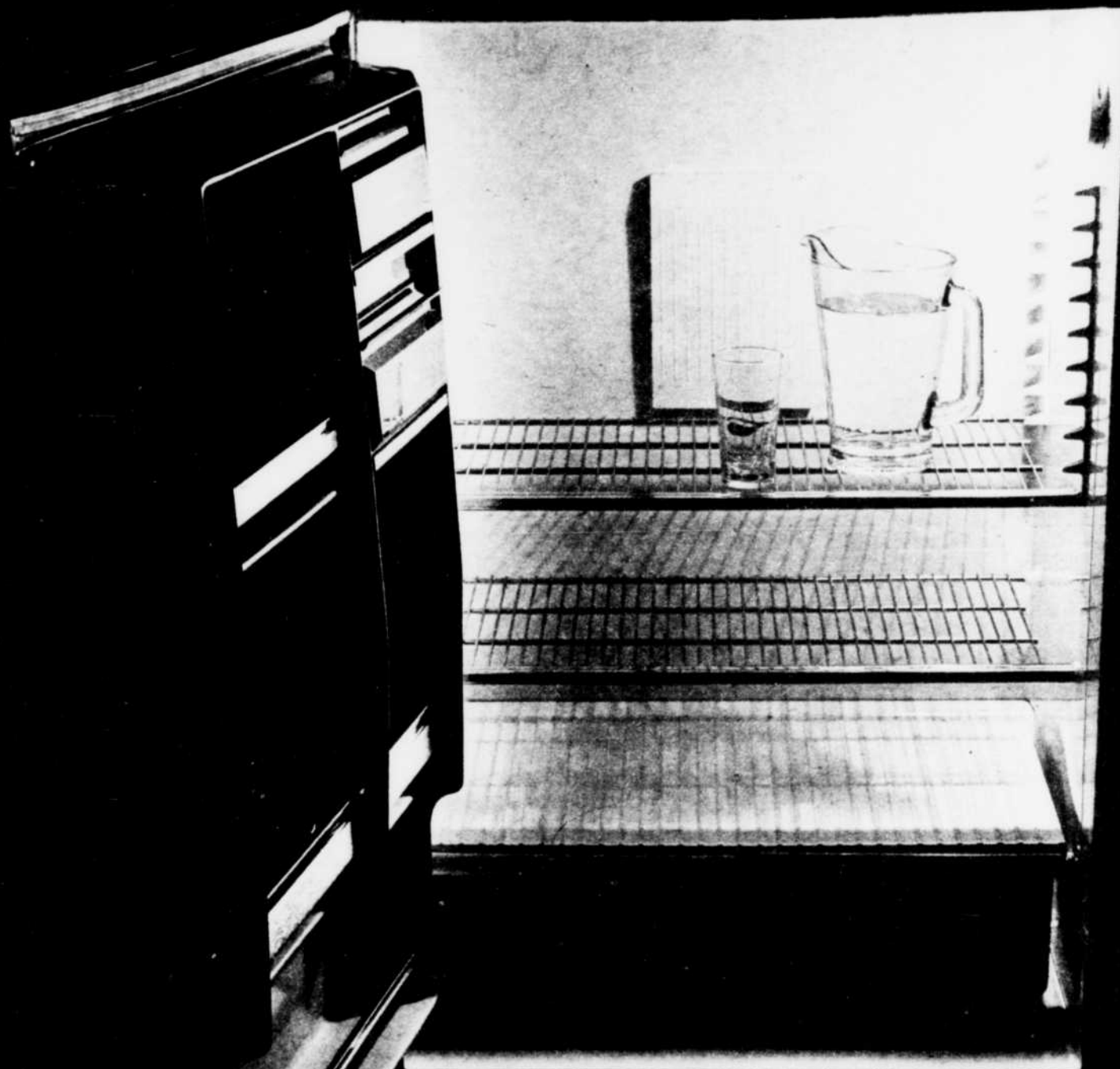
Représentant publicitaire

MagnaMedia Limitée 231, rue Saint-Jacques Montréal P.Q. H2Y 1M6. Tél. 282-2120



VRAIES MONNAIES ETRANGERES-10¢

Deuxième Guerre Mondiale Japonaise billet des Philippines, 1951 lev Bulgare avec cachet filigrane, 1930 billet Chinois pour 10 droits de douane blocs en or, deux autres billets du Chili et de la Corée — le tout à dix cents! Aussi, pour examen d'autres billets fort intéressants. Achetez le nombre que vous voudrez de ces derniers ou même aucun, renvoyez le reste, annulez n'importe quand votre inscription au service. HARRIS BANK NOTES, Dép. BF-129, Boston, Massachusetts 02117 U.S.A.



'Une sorte de retraite corporelle: le jeûne

N'AYANT PLUS A SE PRÉOCCUPER D'ASSIMILER
UN NOUVEL APPOINT DE NOURRITURE
LE CORPS PEUT, PAR LE JEÛNE,
SE VOUER ENTIÈREMENT A DEUX AUTRES TÂCHES:
L'ÉLIMINATION DE SES DÉCHETS ET L'AUTOLYSE

PAR RICHARD BOETTGER

Selon le préjugé courant, le jeûne volontaire ne peut être qu'un geste de désespoir, comme en font foi les jeûnes de protestation entrepris par certains détenus ou par divers groupements contestataires. A moins qu'il ne s'agisse de quelque coup d'épate, d'une témérité inspirée par la pratique du yoga et du même type que serait l'acte de marcher pieds nus sur des charbons ardents ou de se laisser enterrer vivant momentanément. Aussi n'est-il pas peu étonnant d'apprendre qu'en Suède ou en Allemagne, par exemple, le jeûne est devenu pour plusieurs un mode de vie et qu'on s'y soumet non pour attirer l'attention mais pour refaire ou conserver sa santé.

Au vrai, et aussi renversant que cela puisse paraître, le jeûne est une condition intrinsèque de survie pour la nature. On voit s'y soumettre un nombre incalculable de mammifères entrant en hibernation, ainsi que reptiles, oiseaux, poissons et insectes; parmi lesquels, pour ne citer que ceux-là, la marmotte, l'alligator, l'engoulevent (ou «bois-pourri»), le dipneuste et la mouche. Cela est vrai également des plantes en sommeil hivernal.

La période de l'accouplement chez les animaux entraîne elle aussi un jeûne mais, à la différence de ce qui se produit en hibernation, le métabolisme (c'est-à-dire le dégagement de chaleur par l'organisme) s'élève au lieu de s'abaisser. Ainsi en est-il du phoque à la saison des amours, comme de la jeune reine fourmi au moment de fonder une nouvelle fourmière, et encore du saumon au temps du frai. Mais la meilleure preuve qui soit que le jeûne favorise la croissance au lieu de la combattre réside dans la métamorphose que subissent crapauds, abeilles et papillons.

Chez l'être humain, le jeûne volontaire existe depuis la plus haute Antiquité. Les Egyptiens y recouraient comme à l'un des moyens de guérir la syphilis. Socrate et son plus grand disciple, Platon, ont souventes fois jeûné pendant dix jours d'affilée, pour se garder l'esprit clair et aigu. Le mathématicien Pythagore a jeûné quarante jours avant de subir un examen à Alexandrie, et il obligeait les jeunes gens aspirant à devenir ses élèves à en faire autant. Plutarque, biographe des grands hommes de l'Antiquité, conseillait à ses amis un jeûne d'un jour plutôt que l'absorption d'un médicament, en cas d'indisposition. Les quatre plus grands médecins des temps anciens, Hippocrate, Avicenne, Paracelse et Galien, considéraient eux-mêmes le jeûne comme leur meilleur moyen de traitement. Il convient d'ajouter à leurs rangs le Christ, Moïse et Elie qui ont jeûné chacun quarante jours avant d'entreprendre leur mission prophétique; David, qui a jeûné sept jours avant d'accepter la couronne d'Israël; Boudha, le mahatma Gandhi, qui a jeûné cinquante jours en protestation contre la domination britannique en Inde, Benjamin Franklin, Napoléon, Tolstoï et Mark Twain.

Toutes les religions, sauf le mazdéisme de la Perse, ont recommandé le jeûne comme exercice spirituel. Le judaïsme comporte plusieurs jours de jeûne total, dont la fête de l'Expiation ou Yom Kippour et le Purim (jeûne d'Esther). Chez les musulmans, le jeûne du lever au coucher du soleil est obligatoire durant le mois de ramadan. Les chrétiens font de même pendant le carême. Des druides de la Gaule aux autochtones d'Amérique, le jeûne a toujours fait partie des rites publics ou privés.

Des précurseurs

L'engouement pour le jeûne a repris avec le début du présent siècle. Peu avant la Première Guerre mondiale, trois chercheurs universitaires — Eugene Schultz, de St. Petersburg en Floride, Sergius Morgulis, d'Omaha au Nebraska, et Charles Child, de Chicago — ont constaté simultanément qu'en faisant jeûner des invertébrés, tels que des hydres, ils pouvaient les «rajeunir» en les ramenant à un état quasi embryonnaire. En 1915, Child, faisant rapport d'expériences longues de trois ans, a annoncé qu'il avait prolongé par le jeûne la vie de certains vers de terre durant dix-huit générations de cette espèce animale (ce qui, signala le biologiste anglais Julian Huxley, correspondrait chez les humains au cas d'un individu qui aurait survécu du Moyen Âge à nos jours).

En 1921, Margaret Kunde, de l'université de Chicago, a fait la preuve qu'après un jeûne le métabolisme des humains ressemble à celui de l'adolescent en croissance et que, quand le jeûneur recommence à manger, les tissus qui se forment alors en lui sont composés de protoplasme neuf et peuvent atteindre jusqu'à la moitié de son poids. En 1923, Morgulis a clarifié la distinction à faire entre jeûne et inanition. Le premier comporte scientifiquement trois phases, marquées par une activité physiologique réduite au minimum et par des variations progressives du métabolisme. L'inanition ne survient qu'à un stade ultérieur, quand l'épuisement des réserves de l'organisme crée un état pathologique.

Bernarr MacFadden, célèbre propagandiste de la culture physique aux Etats-Unis, a donné suite à ces constatations scientifiques en fondant l'International College of Drugless Physicians, qui a formé de nombreux chiropraticiens et naturistes, tous chauds partisans du jeûne comme agent thérapeutique. En 1928, le naturiste Robert Shelton a créé, à San Antonio, au Texas, l'établissement de jeûne contrôlé qui allait devenir le plus célèbre du genre en Amérique du Nord. On y emploie le jeûne pour combattre des affections aussi diverses que l'hypertension, l'arthrite, l'asthme, le diabète, les hémorroïdes et la colite.

Entre-temps se poursuivaient les ex-

Suite page 10



LES VRAIS GROS SACS!

A vrai dire, les gros sacs Glad de jardin sont immenses. Et ce n'est pas dû au fait qu'ils soient si voyants, en plastique orange très résistant, mais bien parce qu'ils tiennent deux fois plus de déchets que les sacs à ordures de format courant. Ce qui est très commode pour les grands nettoyages!

On peut aussi utiliser les sacs Glad de jardin pour remiser vêtements, couvertures, accessoires de camping, même les meubles du patio. Gros comme ça, c'est rare! Mais on finit toujours par les remplir...

GLAD

BON DU MAGASIN

25¢ ÉPARGNEZ 25¢ A L'ACHAT DES GROS SACS GLAD ORANGE DE JARDIN!

25¢

De grands sacs oranges format géant

GLAD

SACS DE JARDIN

5 sacs à 25¢

25¢

GA-S-108-9837

GLAD

At détaillants, pourvu que le bon n'ait servi à votre client qu'à l'achat d'un paquet de sacs Glad de jardin, la compagnie Union Carbide Canada Limited vous remboursera 25¢, et se en frais de manipulation toute autre utilisation du bon, ou l'usage de la poste à des fins non conformes aux dispositions de l'offre, constitue une fraude et peut entraîner des poursuites judiciaires. Sur demande, vous devrez présenter les factures justificatives de l'achat d'une quantité suffisante du produit pour valider le nombre de bons retournés. Valeur de rachat: 25¢. Postez les bons à: Robert A. Watts Ltd., Case postale 2440, Toronto, Ontario M4W 1R1, les mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, 12 heures à 12 heures.

Hennessy

vous propose
son cognac V.S.
Pour vous l'offrir,
Hennessy a puisé dans ses
réserves de cognac les plus
vieilles et les
plus grandes
au monde.



Hennessy, Maison française fondée à Cognac en 1765, vous propose également son cognac VSOP Fine Champagne et ses célèbres Bras d'Or Napoléon et X.O.

Le jeûne

périences et les constatations. Au début des années 50, les docteurs Theron Randolph, de Chicago, et Yuri Nilo-layev, de Moscou, ont élaboré une méthode de traitement des allergies par le jeûne. On fait subir d'abord un jeûne complet au patient puis on l'autorise à manger mais d'un seul type d'aliment, en alternant les périodes de jeûne puis d'ingestion et en changeant, chaque fois, le mets offert jusqu'à ce que se manifeste une réaction allergique qui indiquera l'aliment responsable.

En 1959, au cours d'une recherche sur le métabolisme des graisses et des hydrates de carbone menée à l'hôpital Piedmont d'Atlanta, en Georgie, Walter Bloom est frappé par l'efficacité du jeûne contrôlé dans le traitement de l'obésité. Le grand public commençant de s'inquiéter de l'obésité mais celle-ci continuant de se répandre, la recherche de Bloom en suscite d'autres et provoque de nouvelles découvertes.

A la Fondation antidiabétique Joslin, de Boston, Oliver Owen et George Cahill s'aperçoivent que le cerveau humain, qui tire couramment du glucose le plus clair de son énergie, va durant un jeûne en puiser jusqu'à 70 p.c. dans les cétones, ces résidus des graisses dont l'accumulation dans les tissus et les liquides du corps peut être toxique. Les dangers d'acido-cétose pouvant amener le coma diabétique se révèlent ainsi beaucoup moins graves qu'on le croyait alors.

Toutefois, même pendant l'acido-cétose, le cerveau continue d'avoir besoin de glucose, qui est prélevé sur les réserves protéiniques de l'organisme. Pour prévenir l'épuisement de ces réserves et l'apparition de l'inanition, ce stade de l'abstinence où les cellules essentielles, après s'être rétrécies, commencent à se désintégrer, le Dr George Blackburn, du New England Deaconnesses Hospital, procède sur les patients forcés au jeûne à des injections intraveineuses de petites quantités soigneusement dosées d'acides aminés, qui sont les constituants fondamentaux des protéines. Ce sera la méthode du «jeûne modifié avec économie de protéines», que le Dr Victor Vertes, de l'hôpital Mount Sinai de Cleveland, contribuera grandement à populariser en la perfectionnant. A la suite de la publication en 1976 du livre de l'ostéopathe Robert Linn, *The Last Chance Diet*, les pharmaciens commencent d'offrir diverses marques de protéines sous forme liquide. A la fin de l'an dernier, on estimait que 4 000 000 personnes avaient acheté l'un ou l'autre de ces produits.

Repos du circuit digestif

On ne doit pas regarder le jeûne comme un simple moyen de perdre un excès de poids. Médicalement, il con-

siste en un repos du circuit digestif qui permet au corps de détourner vers la guérison de ses maux les 25 p.c. d'énergie vitale qu'il doit ordinairement consacrer à la digestion. N'ayant plus à se préoccuper d'assimiler un nouvel apport de nourriture, il peut se vouer entièrement à deux autres tâches: l'élimination de ses déchets et l'autolyse. Ce dernier terme désigne la fragmentation des cellules et tissus malades ou qui sont d'un type — comme les graisses — dont la présence est moins nécessaire que les autres, afin que ces débris servent de nourriture aux organes vitaux, tels que le cœur et le cerveau. Ces derniers demeurent intacts et sains jusqu'à ce que le jeûne ait atteint son but, c'est-à-dire qu'il ne reste plus de graisses ni de tissus malades.

Entre-temps s'accélère l'élimination normale des déchets à travers le foie, les reins, les poumons et la peau. Ces déchets sont de deux sortes: les cellules mortes et les éléments non nutritifs des aliments (particulièrement, à notre époque, les additifs et les pesticides). On peut déceler cette élimination accrue à divers indices: mauvaise haleine, urine foncée (le taux des toxines y dépassant dix fois la normale), selles surabondantes, éruptions cutanées, transpiration excessive, expectorations catarrheuses, goût pâteux ressenti par la langue au frottement sur les dents.

On en a déduit la règle empirique suivante: cessez le jeûne quand la langue n'est plus pâteuse, que l'haleine redevient fraîche et l'oeil clair. Toutefois, un médecin allemand, le Dr Otto Buchinger, qui a supervisé le traitement de 40 000 jeûneurs, estime que ces indices ne sont pas toujours fiables. Le goût pâteux peut réapparaître après quelques jours. Il s'en faut donc de beaucoup qu'on ait atteint la phase d'inanition, qui ne survient, d'après Buchinger, qu'au bout de 50 à 60 jours.

En Europe les jeûnes sous surveillance durent, selon les cas, de 7 à 40 jours mais plus souvent de 14 à 21. En Amérique, c'est plutôt de 30 à 45 jours. Comparativement, le record mondial est de trois mois pour une diète à l'eau claire exclusivement et de 8 mois pour une diète à l'eau et aux jus de fruits. Les Européens prônent, de préférence, une diète de jus de fruits ou de légumes, de thé et de sels médicinaux de Glauber, accompagnée de lavements, de bains sauna et de compresses sur le foie. Les Américains croient plutôt, eux, à la vertu de l'abstinence complète. Selon l'un d'eux, Arnold De Vries, auteur de *Therapeutic Fasting*, jus et lavements sont des moyens non naturels et dérangent les mécanismes autorégulateurs de l'organisme humain.

Néanmoins, les deux écoles s'entendent pour recommander diverses précautions: limiter les exercices physiques et mentaux (même si l'esprit redevient plus alerte que jamais pendant le jeûne); aspirer beaucoup d'air

frais; garder le corps au chaud et fuir les extrêmes de température; éviter les émotions vives; boire à volonté; refuser toute drogue, y compris la caféine du café (le jeûne ne fait que renforcer leurs effets et même la simple aspirine peut entraîner des ulcères); suivre en tout les conseils des experts (sinon, limiter le jeûne à sept ou dix jours); cesser le jeûne au premier signe d'inanition.

Certains individus ne devraient jamais jeûner: ceux qui souffrent d'affections cardiaques, de tumeurs ou de cancer, d'ulcères hémorragiques, de maladies du foie, des reins, du sang, des poumons, du cerveau, de la goutte ou du diabète, ainsi que les femmes en grossesse et les personnes trop maigres.

Préceptes de base

Voici, pour les autres, les préceptes de base du jeûne ordinaire: 1° vous en tenir pour le premier jour (ou les deux premiers jours) aux fruits et légumes, pour bien vous vider l'intestin, ou encore prendre un laxatif ou un lavement, la veille du début du jeûne; 2° vous abstenir ensuite de tout aliment solide et de toute drogue; ne boire que de l'eau distillée ou de l'eau de source; 3° par exemple, après un intervalle disons de dix jours, briser le jeûne quant aux jus de fruits ou de légumes et intercaler ensuite un jour d'absorption de jus après deux ou trois jours de jeûne complet.

Pour mieux stimuler la production de salive et d'enzymes digestifs, tentez de «mâcher» les jus jusqu'au point et au moment où vous ne pourrez plus vous retenir de les avaler. Vers le moment de terminer le jeûne pour de bon, procédez par degrés dans votre réadaptation aux aliments semi-solides puis solides, en continuant de veiller à bien mastiquer votre nourriture.

L'anabolisme, qui est le remplacement des tissus malades par des tissus sains, se poursuit constamment dans l'organisme, avant, pendant et après le jeûne; mais on ne soulignera jamais avec trop d'insistance qu'il s'accélère surtout pendant la période qui suit immédiatement la cessation du jeûne. C'est pourquoi on doit considérer cette cessation comme la phase la plus critique que traverse l'organisme, et il convient d'agir alors avec circonspection.

Ce type de jeûne précité et les variations légères qu'on peut lui apporter ne présentent en soi aucun danger grave, et De Vries tient à signaler qu'on n'a jamais relevé de décès attribuable à un jeûne appliqué de la façon recommandée par les autorités médicales. En comparaison, songeons aux quelque 100 000 morts survenues aux États-Unis à la suite d'abus de drogues utilisées sous ordonnance! Toutefois, le jeûne a parfois entraîné des décès, même si l'on

doit reconnaître qu'ils sont rares. Pourquoi surviennent-ils?

Depuis 1959 les revues médicales en ont relevé douze chez nos voisins du sud. Il semble que ces décès soient dus à un jeûne excessif et qu'ils tendent à frapper des individus déjà malades qui, ayant épuisé la série de tous les autres types de traitement, se sont jetés sur celui-ci comme dernière bouée de salut. En tout cas, les médecins en charge de la surveillance de ces jeûnes et d'autres observateurs attribuent ces trépas à diverses causes extérieures: drogues, exercices violents, exposition prolongée au froid, etc.

Plus de quarante décès sont survenus chez des patients qui suivaient la diète aux protéines liquides. Celui, par exemple, d'une femme de Burlington, en Ontario, Janine MacDonald, morte l'an dernier après une telle diète au cours de laquelle elle avait perdu en cinq mois un excédent de poids de 139 livres. Pendant cette période elle n'avait absorbé rien d'autre que du thé, du café et de l'eau, plus, quatre fois par jour, deux cuillerées à table d'un produit protéinique.

Il conviendrait de s'abstenir de tout commentaire profane sur le jeûne modifié avec économie de protéines tant que ne sera pas terminée l'enquête présentement menée au Centre for Disease Control d'Atlanta, en Georgie. Des chercheurs y poursuivent l'examen des divers produits protéiniques offerts en prétendue compensation des déficiences alimentaires; ils cherchent par ailleurs à établir avec exactitude le taux normal de décès chez les obèses.

Quant aux associations médicales professionnelles, elles n'ont encore pris aucune position officielle soit sur le jeûne ordinaire, soit sur le jeûne avec économie de protéines, et se font avars de déclarations sur le sujet. Il se peut qu'on finisse par proclamer que le second type de jeûne — que ses adeptes tendent à prolonger beaucoup plus longtemps que le premier — ne présente aucun danger. Si c'était le cas, il ne faudrait pas penser qu'il en est de même pour le jeûne à l'eau et aux jus.

Au dernier quart du présent siècle, l'humanité entre dans une ère de respect renouvelé pour la nature et les médecins emboîtent le pas en constatant que le corps humain tend à se soigner et à se guérir par lui-même. Le jeûne prend ainsi tout son sens.

Imprimerie Gagné

Suite à la publication de notre reportage sur l'Imprimerie Gagné de Saint-Justin, M. Claude Gagné nous communique qu'il est lui aussi actionnaire de cette entreprise où il travaille depuis 29 ans et où il occupe présentement le poste de secrétaire-trésorier.

La Tasse-Mappemonde de NESCAFÉ



Offre de tasse-mappemonde

Chaque tasse-mappemonde Nescafé est faite de verre épais de haute qualité et joliment décorée d'une mappemonde en verre dépoli. La carte est dessinée avec soin pour qu'elle garde sa belle apparence même après plusieurs usages. Les tasses peuvent se laver au lave-vaisselle.

Une délicieuse tasse de café

Chaque tasse de Nescafé est absolument délicieuse. Vous ne pouvez faire mieux, même en moulant vous-même le café. Découvrez ce savoureux arôme de café que seul Nescafé peut vous procurer. Vous comprendrez pourquoi Nescafé fait un délicieux café. Y-a-t-il plus café que Nescafé.



Commandez Maintenant!

Envoyer à
Offre de tasses-mappemondes Nescafé,
C.P. 41 Succursale G, Toronto, Ontario.
M4M 2E6

Veillez m'envoyer jeu(x) de 4 tasses à \$5.99 le jeu.

Veillez m'envoyer tasse(s) individuelle(s) à \$1.99 ch.

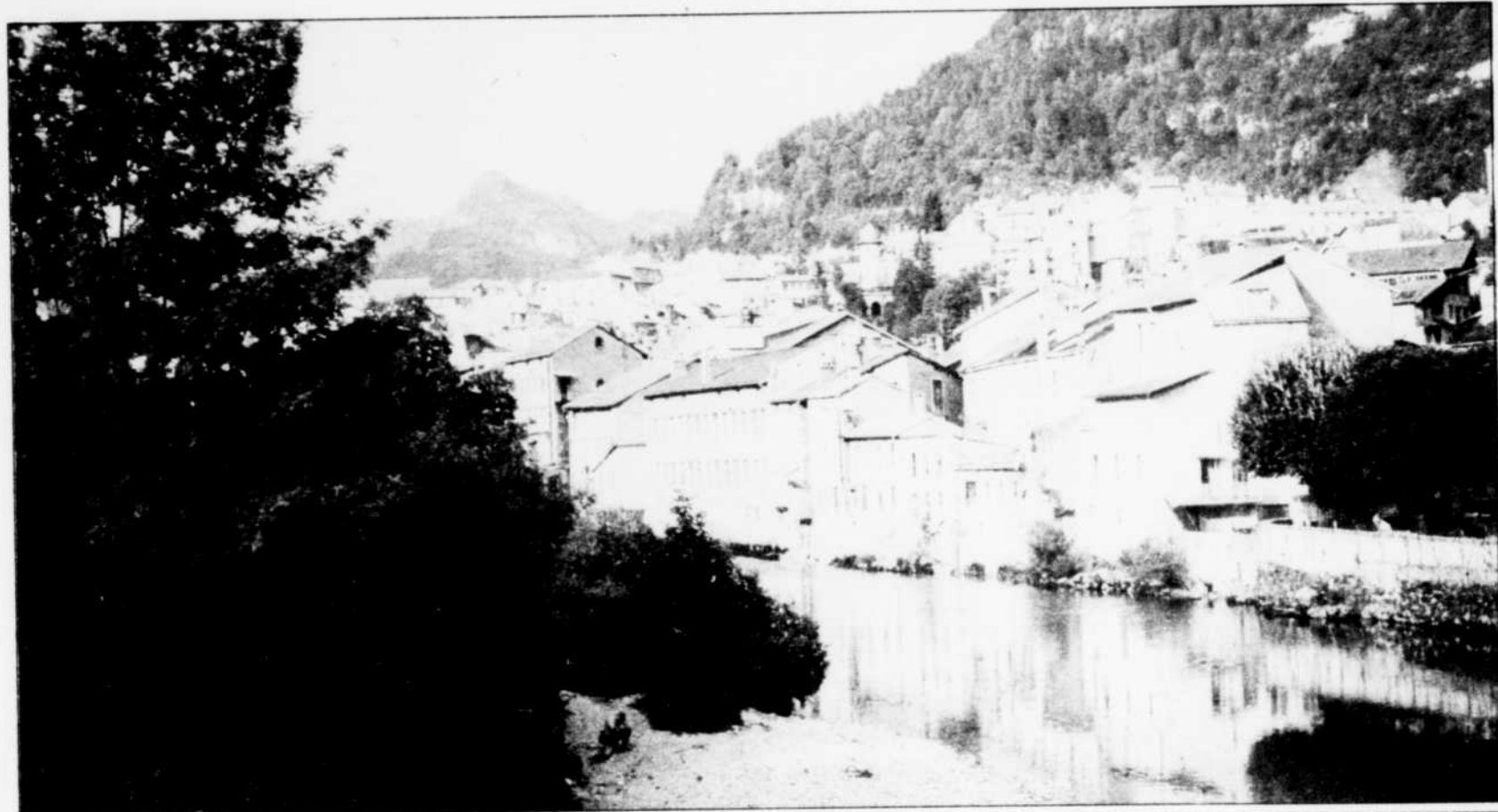
Ci-joint un chèque ou mandat postal à l'ordre de:
Offre de tasses-mappemondes. Pour chaque tasse, envoyez un sceau intérieur de n'importe quel bocal de café instantané Nescafé® ou Nescafé décaféiné.

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____ CODE POSTAL _____

Compter jusqu'à 8 semaines pour la livraison • offre en vigueur pour le Canada seulement. Elle prend fin le 31 mars 1979 • veuillez ajouter la taxe provinciale de vente où applicable.



Fumeurs de pipe, voici votre haut lieu: Saint-Claude

PAR RÉJEAN TREMBLAY

Avant même d'écrire le premier mot de cet article, j'ai accompli un rite important.

J'ai ouvert une vieille boîte à chaussure toute échantonnée, j'ai fouillé à travers une trentaine de bonnes pipes qui y attendent leur tour d'être utilisées pour en choisir quatre que j'ai bourrées consciencieusement.

Une Butz-Choquin flammée que j'ai achetée pour une centaine de dollars lors d'un voyage à Saint-Claude, capitale mondiale de la pipe; une danoise dénichée dans un lot à rabais chez Perkins, à Boston; une Ben Wade que m'a vendue presque à contrecœur M. Mathias, à Buffalo; et une Blatter qu'a fabriquée lui-même Robert Blatter, à Montréal.

J'étais bien assis devant la machine à écrire, et un doux nuage de fumée légèrement aromatisée m'enveloppait quand j'ai enfin réussi à «démarrer»...

La pipe m'aide à me concentrer... probablement parce que choisir, bourrer et allumer une pipe exige une sorte de rituel qui est toujours le même.

Il faut d'abord choisir une pipe qui convient au moment. Pas question d'allumer une grosse bombarde quand vient le temps d'écrire car il faudra tenir la pipe serrée entre les dents.

Même chose pour le tabac. Je me verrais mal fumer du gros tabac canadien dans une pièce fermée quand j'ai à faire face à une machine à écrire pour une couple d'heures. Vive un doux tabac scandinave dans de telles occasions!

Et si, très souvent, on allume une cigarette d'un geste nerveux et inconscient, il faut prendre son temps pour bien bourrer sa pipe. D'abord remplir le fond par petites pincées de tabac que l'on presse, puis compléter le bourrage en plongeant la pipe dans la blague à tabac. Tout l'art du bourrage réside dans le pressage; trop foulé, le tirage sera difficile et la pipe s'éteindra, trop lâche, le tabac se consumera trop vite, la fumée sera trop chaude et vous brûlera la bouche, sans oublier que vous risquez l'expérience fort désagréable de recevoir une giclée de «jus de pipe».

Juste bien bourrée, une pipe est chaude sans brûler, la fumée est consistante et l'arôme du tabac bien accusé.

Voilà: je peux maintenant commencer à écrire... Je fais partie de la confrérie mondiale des fumeurs de pipe, je l'avoue, je ne sais pas résister à une belle pipe. A preuve, j'en suis à ma soixante-troisième et je sais que,

d'ici Noël, j'en aurai acheté une couple d'autres.

Aimer une pipe, c'est un peu comme un coup de foudre... et les tentations sont nombreuses. Dans chaque ville, dans chaque centre commercial, il y a un comptoir d'articles de fumeurs. Je ne puis m'empêcher d'y jeter un coup d'oeil. Très souvent, heureusement pour mon porte-monnaie d'ailleurs, je ne remarque rien de vraiment intéressant. Parfois, une belle bruyère me fait de l'oeil; c'est une question de forme, de couleur, de chaleur du bois. Dans ce temps-là, je sais que je suis battu; j'hésite toujours, je m'en vais, mais si je repasse une semaine plus tard au même endroit et que la pipe désirée me fait le même effet, je l'achète.

Puis c'est le moment de vérité, la plus belle pipe du monde peut se montrer exécutable à l'épreuve du feu tandis qu'un brulôt à cinq ou six dollars se révélera excellent à fumer. Il n'y a pas de règle fixe. Il s'agit de commencer lentement la phase du culottage; il s'agit de bourrer la pipe (à demi pleine), et de tirer lentement pour produire une combustion lente qui donnera le temps au bois de «travailler», de réagir au tabac. Après une dizaine de pipées, il se forme une légère couche de carbone qui protège la bruyère tout en donnant un meilleur goût au tabac; c'est seulement à ce moment que vous saurez si vous avez acheté une bonne pipe ou un vulgaire brûleur.

Une bonne pipe, c'est quoi? Il n'y a pas de règle fixe, je l'ai déjà dit: une bonne pipe, c'est d'abord une bonne bruyère, ce bois extrêmement dur qu'on trouve tout autour de la Méditerranée en terrain sec et à une certaine altitude. Les meilleurs racines de bruyère proviennent de Corse et d'Algérie. C'est déjà un critère; il y a la forme qui doit convenir à votre visage, votre personnalité, votre goût et votre occupation; on ne fume pas la même pipe dans une chaloupe, à la pêche, que dans son fauteuil préféré devant un match de football à la télévision.

Surtout, il faut choisir une bonne marque. La très grande majorité des pipes en bruyère vendues dans le monde proviennent de la petite ville de Saint-Claude dans le Jura français, non loin de la frontière suisse, mais on fabrique aussi d'excellentes pipes en Italie, en Angleterre, en Irlande et au Danemark.

En France, les meilleures maisons sont Butz-Choquin, Chacom, et GBD. Toutes ces maisons fabriquent leurs

pipes selon des procédés artisanaux et veillent avec un soin jaloux à respecter les grandes traditions des maîtres pipiers français.

En Italie, les maisons Savinelli et Rossi fabriquent d'excellentes pipes.

En Angleterre, la célèbre maison Dunhill continue de produire d'extraordinaires pipes... même si souvent, les têtes proviennent de Saint-Claude. Cependant, ces pipes coûtent souvent plus de 100 dollars.

Les artisans danois produisent maintenant de très belles pipes qui sont copiées un peu partout dans le monde. Une Ben Wade et une Stanwell à 40 dollars sont un placement sûr.

Et sans vouloir faire de publicité gratuite, à Montréal, au coin des rues de Bleury et Président-Kennedy, les frères Blatter fabriquent à la main plusieurs belles pièces par semaine.

Mais la capitale des fumeurs de pipes, c'est Saint-Claude. Petite ville de 14 000 habitants dont les maisons sont accrochées à flanc de montagne, Saint-Claude jouit d'une renommée mondiale grâce à ses tailleurs de diamants et ses fabriques de pipes.

La situation géographique de la ville a évidemment contribué à sa vocation industrielle, mais c'est surtout Claude, évêque de Besançon, qui devait décider de l'avenir de la petite bourgade de Saint-Oyand quand il décida d'y venir finir ses jours au VII^e siècle.

La petite ville devint une halte pour les pèlerins qui se rendaient aux grands centres de pèlerinage du Moyen Âge qu'étaient Saint-Jacques de Compostelle et le Mont-Saint-Michel.

Puis, au XII^e siècle, surprise et miracle: on découvre le corps encore intact de Claude cinq siècles après sa mort!

Voilà Saint-Claude consacré à son tour centre de pèlerinage... et qui fut centre de pèlerinage, même en ces temps lointains, dit chapelets et souvenirs de toutes sortes; les moines profitent donc de la rivière qui traverse Saint-Claude pour installer des tours à bois à propulsion hydraulique avec lesquels ils façonnent chapelets, médailles et statuettes.

Quand les moines s'en vont, les tours resteront et serviront à fabriquer des pipes en érable, merisier, hêtre et autres essences qui poussent dans le Jura.

C'est la découverte de la souche de bruyère en 1850 qui permet aux artisans de Saint-Claude de s'imposer à

travers le monde et de faire de leur ville la capitale mondiale de la pipe en bruyère.

Aujourd'hui, 18 fabriques et usines sont installées à Saint-Claude. Certaines, comme la maison Berrod-Regad, fabricante de la pipe Butz-Choquin, emploient plus de 150 artisans et produisent plus de 600 000 pipes par année. Cette compagnie, la plus importante de Saint-Claude, est dirigée par deux cousins, Jean-Paul et Jackie Berrod.

C'est lui qui a le dernier mot sur la classification des pipes et décide du prix à exiger. Une bruyère sans défaut aux flammes régulières peut valoir plusieurs centaines de dollars. Si les flammes sont imparfaites, le prix baisse en conséquence... et si, de plus, il a fallu obturer certains défauts avec du mastic, on obtient une bonne pipe d'une vingtaine de dollars qu'il sera fort agréable de fumer; si la bruyère est tout à fait quelconque, on en fait des pipes sans marque qu'on peut acheter pour moins de 10 dollars dans les boutiques non spécialisées.

Les gens de Saint-Claude sont bizarres. Ils produisent plus de 80 p.c. des pipes en bruyère vendues dans le monde sans vraiment s'attaquer au marché «à la moderne». Jean-Paul Berrod vient bien faire son tour de temps à autre aux Etats-Unis et au Canada, mais on

laisse aux grossistes, qui achètent leur produit de la maison mère à Saint-Claude, le soin de faire leur propre mise en marché. Pourtant, les Berrod savent que le marché nord-américain est fabuleux, que le mâle américain cherche désespérément des symboles extérieurs de sa virilité menacée (même plus moyen d'acheter de grosses voitures si satisfaisantes pour l'ego d'un mari ou d'un travailleur baïoué!) et que l'ancien freak universitaire qui délaisse la mari aimerait quelque chose de plus corsé qu'une banale Lucky Strike; on sait tout cela, mais on continue à fonctionner selon une espèce de tradition du bon goût qui veut que, tôt ou tard, le fumeur de pipe en vienne à la qualité.

Et le Québécois dans tout ça? Il découvre rapidement la pipe et ses plaisirs. Il y a quelques années, raconte Robert Blatter, la clientèle de sa boutique était surtout constituée d'anglophones; on ne pouvait s'offrir une belle pipe, semble-t-il, si on n'était point médecin, avocat, homme d'affaires... et anglophone, la situation a bien changé puisque 70 p.c. des clients servis par les Blatter sont maintenant des francophones de la classe dite moyenne.



Ci-dessus, Jackie Berrod (de profil) discute avec un de ses ouvriers de la forme à donner à une pipe; à dr., Jean-Paul Berrod, qui voit à la commercialisation; ci-contre, un coin des ateliers Berrod-Regad.



Il faut admettre que le fumeur néophyte dispose d'un choix de tabacs à faire rêver son collègue d'Europe.

Là-bas, surtout en France, on doit se contenter des tabacs français et de quelques marques hollandaises (en fait, du Amphora blague brune et blague rouge), tandis qu'au Québec le fumeur peut choisir entre des dizaines de marques promettant des heures et des heures de plaisantes découvertes.

Tout est évidemment affaire de goût, mais vous ne pouvez vous tromper en suivant ce petit guide tout à fait personnel des tabacs vendus chez nous.

Les tabacs scandinaves se sont emparés d'une très forte proportion du marché en quelques années à peine. Préparés pour des pays nordiques comme le nôtre où l'on doit souvent fumer dans des pièces fermées, ces tabacs dégagent donc un arôme très doux agréable pour vos voisins.

Les plus populaires sont les Borkum Riff, mélanges suédois adoucis au bourbon, au rhum ou à d'autres alcools sucrés, le Gulden Dansk danois (mon favori) et la collection McBaren, fort appréciée également.

Les traditionnels mélanges hollandais gardent leurs fidèles, que l'on parle des Amphora plus ou moins aromatisés et des Sail que fumait déjà votre aïeul.

Les tabacs anglais sont pour la plupart préparés par la maison Dunhill et ne dégagent pas cet arôme légèrement sucré qui fait la popularité au Québec des mélanges scandinaves; mais je connais des confrères

journalistes qui les ont adoptés et qui ne peuvent tolérer les autres mélanges qu'ils appellent avec mépris «du sirop».

Enfin, le fumeur pourra goûter aux multitudes de mélanges canadiens et américains, mélanges qui ont pour caractéristique d'être très aromatisés; mes confrères de la Nouvelle-Angleterre, des fumeurs invétérés, ont adopté des tabacs noirs (Captain Black, Black Velvet ou Perkins n° 6) qui sentent littéralement le sucre brûlé.

Vous aimeriez fumer la pipe, l'arôme d'un bon tabac vous donne le goût d'essayer une première pipée, vous croyez qu'une belle pipe vous conférerait fière allure? Vous attendez sûrement un conseil. Voyons voir... D'abord, quelle sorte de pipe?

Plus de 90 p.c. des pipes vendues dans le monde sont faites de bruyère... il en existe en écume de mer (très belles mais affreusement onéreuses et fragiles) et en

matériau moderne comme le graphite. Fiez-vous donc au bruyère et ne craignez pas de dépenser une vingtaine de dollars pour une première pipe. Que vous soyez grand ou petit, gros ou mince, choisissez une pipe avec un fourneau assez grand, l'important, à prix égal, c'est d'acheter une pipe dont vous aimez le touché, la texture, qui «tombe» bien dans la main.

Le culottage (en l'honneur du libre-penseur Culot qui le premier définit cette étape importante dans la carrière d'une pipe) doit se faire lentement, fumez doucement et, s'il le faut, rallumez votre pipe: mieux vaut une pipe qui s'éteint qu'une pipe qui brûle! Si vous achetez votre pipe dans une boutique spécialisée, n'hésitez pas à poser des questions: un vrai vendeur de pipes se fera un plaisir de vous conseiller sans vous importuner.

Combien de pipes?

Ça dépend de vous, mais on peut fixer le minimum à deux pipes; vous en fumez une pendant que l'autre se repose. La pipe est fabriquée en bois et obéit aux lois de la nature, il faut laisser sécher ce bois dur qu'on torture par le feu et l'humidité des tabacs qui l'imprègne. Mais vous réaliserez vite que vous vous attachez à telle ou telle bruyère, qu'une Butz-Choquin a un goût et un arôme différent d'une superbe Jean-Lacroix ou qu'un brulôt anonyme se révèle, à l'usage, meilleur et plus savoureux qu'une Stanwell de prix.

Et les filtres?

J'en ai parlé aux maîtres pipiers de Saint-Claude. Ils en équipent leurs pipes pour faire plaisir à leurs clients qui s'imaginent avaler ainsi moins de nicotine, mais ils sont parfaitement inutiles; la première chose que je fais quand j'achète une pipe, c'est d'enlever cette babiole. Une bonne pipe bien bourrée et bien fumée ne jute pas... et la nicotine sera facilement absorbée par le bois en lui donnant une belle teinte plus riche.

Reste le bon usage?

Alors qu'on tolère dans les salons, avions et autobus les fumeurs de ces gros cigares malodorants, on a l'habitude de railler les fumeurs de pipe. Si vous pouvez attendre d'être seul ou en compagnie de gens plus raffinés avant de fumer, faites-le. Vous n'en relaxerez que davantage et goûterez mieux votre tabac; si vous avez vraiment envie d'une bonne bouffarde, calez-vous dans votre fauteuil, fermez yeux et oreilles, ouvrez bien les narines... et bon plaisir!

OCTOBRE 63, DES JEUNES TURCS LANCENT UN «F.L.Q.» INTELLECTUEL:

PAR JEAN BLOUIN

Rédigée en des termes frondeurs et sur le ton d'une provocation sûre d'elle-même, la revue *Parti pris* connaît, dès son apparition en octobre 1963, un succès instantané auprès d'une fraction importante de la jeunesse étudiante impatientée par les premiers piétinements de la révolution tranquille. Le nom même qu'elle se donne constitue à lui seul une cinglante riposte à la génération précédente qui, regroupée autour de *Cité libre*, se targue d'universalisme et d'objectivité. Désormais, rétorquent ces jeunes intellectuels montréalais, il faudra prendre parti; finies les dérobades, sur les grandes comme sur les petites matières! A compter de ce moment aussi, il sera de plus en plus question, sous le ciel québécois, de dépossession, d'aliénation, de colonialisme, de libération nationale, de lutte des classes, d'autogestion, concepts alors relativement nouveaux où s'entrelacent le déshabillage sans pudeur de la réalité d'ici et le projet d'une société à construire qu'on veut laïque, socialiste et indépendante. Comment les principaux auteurs de la revue voient-ils maintenant cet épisode quinze ans après le premier numéro et dix ans après sa disparition? Que sont aujourd'hui devenus ces «poètes égarés dans la prose politique», comme a écrit Jacques Brault? Et comment, en 1978, voient-ils le Québec et le monde? Voici cinq témoignages.



ANDRÉ MAJOR:
écrivain, réalisateur au réseau MF de Radio-Canada

J'ai cessé mes études en Belles-Lettres, en 1960. A partir de ce moment, j'ai gravité autour du quartier latin. C'est alors que j'ai connu André Brochu avec qui je me suis occupé des *Cahiers de l'A.G.E.U.M.*

Au printemps de 1963, la revue *Liberté* m'a demandé de réunir des textes de jeunes écrivains. Dans mon article de présentation, j'annonçais quasi officiellement le lancement d'une nouvelle revue pour l'automne suivant. Rien n'était moins certain pourtant. A la suite de ce numéro, on s'est réuni et on a décidé de foncer. Cela s'est réellement fait très vite.

Qui était ce «on»? Nous nous connaissions par personnes interposées. Je connaissais Pirotte qui m'a présenté Paul Chamberland. Par ailleurs Pierre Maheu était un ami d'André Brochu. Ça fini par former une espèce de réseau d'amis ayant des idées communes.

L'idée d'une revue avait beau flotter dans l'air depuis un certain temps, je me demande si on aurait eu la volonté de la créer sans l'intervention du F.L.Q. Les terroristes, pour la plupart, étaient des amis, des voisins même, et on était littéralement révoltés de la caricature et de la calomnie auxquelles la presse tout entière s'adonnait à leur égard. Ça allait des «fauves sont lâchés» d'André Laurendeau aux élucubrations de psychia-

tres qui les présentaient comme des névrosés ou des cas pathologiques. On s'est dit: il faut absolument expliquer aux gens pourquoi il y a du terrorisme et ce qu'il signifie symboliquement. Mais où? D'où la nécessité immédiate d'un instrument de communication. Notre position était contradictoire, évidemment. D'une part, nous affichions notre sympathie et notre compréhension à l'endroit du F.L.Q. et, d'autre part, nous étions relativement conscients de l'impasse politique où ça menait.

Ce n'était pas la seule contradiction. Mon expérience de travailleur chez Dupuis Frères à compter de janvier 1964 a été un choc terrible. J'ai alors vécu viscéralement le hiatus déchirant entre la réalité ouvrière aliénée et l'ergotage d'une demi-douzaine d'intellectuels réunis une fois ou deux la semaine à Outremont. Quand je voyais les salariés les plus démunis être les plus près du patron, les plus hostiles aux changements, je me disais: non, la révolution ne viendra pas des milieux défavorisés, toutes nos analyses tournent à vide. Je me suis alors éloigné peu à peu de la revue. D'autant que j'étais un marxiste très accidentel et très peu doctrinaire. En tant que Québécois, l'indépendance m'apparaissait désirable et je me foutais bien de savoir si Lénine était ou non d'accord avec moi. Or dans le noyau d'origine de la revue existaient une

tendance sartrienne incarnée par Maheu et Brochu et une tendance marxiste incarnée par Pirotte. J'ai toujours eu une méfiance instinctive à l'endroit des solutions philosophiques. Pour moi, le salut du peuple québécois ne passait pas par une philosophie locale ou internationale mais par des solutions concrètes. Je me suis donc senti vite mal à l'aise dans un groupe où les positions doctrinales se précisaient de plus en plus, car je m'apercevais que je n'en avais pas et que je ne voulais surtout pas en avoir. Je suis devenu un marginal, une espèce de nationaliste sans idéologie sociale.

Nationalisme honteux, prise de conscience de ma situation privilégiée par rapport à la classe ouvrière au nom de qui, pourtant, je prétendais parler, prise de conscience aussi du peu de risques que nous courrions en tant que Front de libération intellectuelle en comparaison du F.L.Q. Tout cela en même temps m'a culpabilisé et a entièrement bloqué mon activité littéraire. J'ai alors quitté la revue à l'automne 1964. Mon dernier texte a paru dans le numéro de janvier 1965. L'impact de *Parti pris* sur l'évolution des idées au Québec est considérable. En réconciliant nationalisme et socialisme, on a libéré un nationalisme refoulé chez des gens comme Pierre Vadeboncoeur et Marcel Rioux. Les centrales syndicales ont cessé d'identifier, à la Trudeau, nationalisme et duplessisme. Les journalistes des grands quotidiens étaient aussi un public lecteur attentif et peu à peu nos idées ont filtré dans leurs pages.

La survie de la revue aurait pu être assurée par un travail sur le terrain à la suite des premières années de définition théorique. Mais nous n'avions ni le personnel ni les instruments ni la préparation pour ce genre de travail. Je pensais que la seconde génération de partipristes, celle des Tremblay, Bernard, Gagnon, Racine, qui avait une formation autre que littéraire et philosophique, se livrerait à des analyses concrètes, vérifiant enfin dans la réalité



JEAN-MARC PIROTTE:
professeur de science politique à l'UQAM

Photos Denis Plain — Perspectives

C'est Major qui, le premier, a effectué la synthèse laïcisme, socialisme et indépendantisme. Il nous a précédés et influencés. A un moment donné l'on s'est retrouvé, Major, Chamberland et moi, habitant ensemble rue Drolet, près du carré Saint-Louis, avec Brochu établi en face, juste de l'autre côté de la rue. De nos discussions et rencontres a germé peu à peu l'idée d'une revue.

André Brochu connaissait Pierre Maheu dont il disait: lui, c'est le Sartre du Québec. Il rêve de faire les *Temps modernes* ici. Pourquoi ne remplirait-il pas le poste de secrétaire de la rédaction? Il est venu nous voir au carré Saint-Louis. Il accrochait un peu sur l'indépendantisme mais l'option laïciste et socialiste ne lui causait pas de

PARTIS PRIS

le cadre de réflexion et dégagant des stratégies possibles. Ils ne l'ont pas fait. Et comme les ventes avaient considérablement diminué, jusqu'à un plancher de 500 vers la fin, la scission est apparue. Chacun rendait l'autre responsable du déclin de la revue. Comment en étaient-ils venus à accepter Straram, ce parfait exemple du gauchiste inefficace, comme secrétaire de la rédaction? C'était devenu folklorique, des signes indiens apparaissant subitement sous la signature du «Bison ravi» Straram!

Dans les années 1963-66, je trouvais l'évolution politique très rapide. J'ai commencé à militer à 14 ans à l'Alliance laurentienne et en 1966, dix ans plus tard, le R.I.N. recueillait presque 10 p.c. des voix aux élections provinciales. Mais jamais on n'aurait cru qu'un parti indépendantiste deviendrait si tôt l'opposition officielle, encore moins qu'il prendrait le pouvoir en 1976.

J'ai toujours l'impression que le P.Q. est un Parti pris en plus gros. Il pose les mêmes diagnostics, propose sensiblement les mêmes solutions à court terme et est le lieu des mêmes tiraillements entre une aile dite plus «nationaliste» et une aile dite plus «socialiste». Il y a cependant une différence marquée: les gens du P.Q. sont plus mûrs tant psychologiquement que politiquement. Notre jeunesse privilégiait une certaine coquetterie idéologique au détriment d'un sens plus certain des réalités.

Si Parti pris existait encore, Brochu et moi serions plutôt favorables au P.Q. dans les pages de la revue; Piotte serait contre; Chamberland serait assez près du P.Q., quoique ses préoccupations plus «cosmiques» l'éloigneraient de la politique immédiate. Quant à Maheu, je ne peux savoir, je l'ai perdu de vue dans tous les sens du terme.

Vous savez, Maheu était la cheville ouvrière du premier Parti pris. Sans lui la revue n'aurait pas existé. C'est d'ailleurs lui qui était l'auteur des principaux textes de fond, ceux qui ont le moins vieilli par rapport à la réalité de 1978.

problème.

Pourquoi une revue en 1963? D'abord parce qu'il n'en existait aucune où les 20-25 pouvaient s'exprimer. La question nationale nous séparait de Cité libre qui était obstinément fédéraliste, sans nous rapprocher pour autant de l'Action nationale trop à droite. Quand à Raoul Roy, il était un vieux loup qui faisait sa revue presque sans l'aide de personne. Liberté nous publiait bien de temps en temps mais avec paternalisme, pour se donner bonne conscience, «pour fournir à des jeunes l'occasion de s'exprimer». Or nous refusions radicalement le pseudo-dialogue avec les aînés. Je l'avais écrit dans une lettre au Devoir à laquelle André Laurendeau avait répon-

Suite page 16

Bien au chaud tout l'hiver comme un agneau



Connaître bien-être et beauté,
résistance et élégance,
confort et satisfaction de longue durée.
C'est là le charme d'un manteau en pure laine vierge.

Arnoldi/
Vernon

MONTREAL

Le choix naturel... jamais regretté.



PURE LAINE VIERGE

Le symbole Woolmark est une marque de certification déposée qui appartient à The Wool Bureau of Canada Ltd. et qui est utilisée sous licence par le fabricant de ce produit.

PARTIS PRIS

du par un éditorial. Nous étions aussi une génération d'intellectuels optimistes. Ayant vécu la fin du duplessisme et l'avènement d'un nouveau régime qui semblait tout chambarder, nous pensions que tout était facile. Cela nous démarquait des intellectuels que j'appellerais «fatalistes» des années 50. En fait notre optimisme était un peu béat. On s'est dit: pourquoi pas une revue? Et on l'a créée. Il ne faut pas oublier non plus que c'était une période de prospérité économique.

Cela participait aussi, finalement, au même courant que le F.L.Q., que le R.I.N. Nous voulions être l'envers théorique du F.L.Q. en mettant l'accent sur l'indépendance nationale et en lui donnant un contenu de gauche. Ça allait à l'encontre de tout ce que les intellectuels de gauche avaient défendu depuis plus de vingt ans. Et notre organe d'information, nous le désirions cohérent, unitaire, contrairement à Liberté qui nous paraissait une mosaïque.

Moi, j'essayais d'être marxiste mais avec beaucoup de difficulté. En tout cas je représentais ce courant à la revue. Brochu et Maheu étaient sar-

triens, Major soumis à la double influence de Fanon et de Memmi, et Chamberland un disciple de Jacques Berque, l'auteur de *Dépossession du monde*. Pour nous tous, cependant, la revue a d'abord été un lieu stimulant de travail et de réflexion. C'est là que j'ai appris à écrire et à analyser. Nos divergences internes, on les voyait très peu même si nos bases théoriques et politiques étaient différentes. Ça devait éclater à un moment ou l'autre. Ce qui me fait rire, c'est que les journaux officiels nous accusaient de dogmatisme. Quand on regarde ça maintenant, on constate vite qu'il n'y avait pas grande unité là-dedans. La revue a donc été le lieu d'un immense brassage d'idées et a opéré bien des conversions. Après nous avoir attaqués dans *Cité libre*, Vallières s'est rallié à notre option indépendantiste. Vadeboncoeur, lui, était plus réticent. Il m'avait dit: «Vous allez vous casser la gueule avec vos trois options.» Je lui avais répondu qu'on essayait quand même. Le succès a été immédiat. Au crédit de la revue, il ne faut pas oublier d'inclure jusqu'au contenu des cours de sociologie dans

les universités québécoises qui, dans la tradition du père G.H. Lévesque, ne tenaient absolument pas compte du fait de l'oppression nationale du peuple québécois. Avec nous, la question nationale s'infiltrait chez les sociologues.

A mon retour d'une année de travail comme animateur social dans le Bas-Saint-Laurent, on me demande de mettre sur pied le pendant politique de la revue. Ce sera la Club Parti pris qui deviendra ensuite le Mouvement de libération populaire (M.L.P.). Je consacrerai le plus clair de mon temps à l'action politique même si j'étais encore de l'équipe de rédaction. Il y avait un gros hiatus entre le comité de rédaction et les militants du M.L.P. Ceux-ci reprochaient à ceux-là, qui leur disaient pourtant brillamment quoi faire dans les pages de la revue, de se montrer rarement à leurs réunions. La division intellectuels-praticiens existait au plus haut point. Il fallait que j'aie les tirer par la manche, même Godin. Le M.L.P. a été un échec. Il s'est scindé en moins de deux ans. Un premier groupe a adhéré au F.L.Q. avec Vallières, un second au P.S.Q. et un dernier au R.I.N.

Je pars à l'été de 1966 pour Paris où je vais étudier le marxisme. Pour moi, c'était fini, ce sur quoi je m'explique dans un recueil de textes, à paraître aux éditions Parti pris cet automne ou l'hiver prochain.

Une des causes de la disparition rapide chez nous des revues progressistes, dont Parti pris représente l'archétype, est notre absence de tradition de gauche. Notre bassin d'intellectuels, très restreint, s'use très vite. La revue est une marchandise et le circuit de roulement des marchandises est très rapide en Amérique du Nord. Parti pris a eu un impact très fort, puis il a plafonné dès la deuxième année par incapacité de renouveler ses analyses.

Effectivement, avec le P.Q., une fraction de la revue se retrouve au pouvoir, celle que je qualifierais de nationaliste-populiste: peut-être majoritaire dans le premier Parti pris et dont Godin était le meilleur représentant. Même moi, prétendument marxiste, je m'aperçois en relisant mes textes que la notion centrale en était la nation. Je fais jouer les classes sociales mais à l'intérieur de la société vue surtout à travers



GÉRALD GODIN:
député de Mercier à l'Assemblée nationale

Au début des années soixante, j'étais journaliste au *Nouvelliste* de Trois-Rivières, mais je venais à Montréal régulièrement. En tant que provincial, je me méfiais de tous les intellectuels de Montréal et, surtout, de leurs déclarations théoriques et idéologiques. Inutile de vous dire que le premier numéro de la revue m'avait beaucoup irrité. Les auteurs se qualifiaient de Front de libération intellectuelle du Québec, ce qui me paraissait prétentieux et un peu confortable quand je comparais la situation des vrais felquistes, qui eux risquaient leur peau et la prison, à celle de ces professeurs de salon.

Il faut dire aussi qu'à l'époque j'étais

encore fédéraliste. Les écrits de Trudeau dans *Cité libre* m'influençaient beaucoup. C'est la polémique Trudeau-Aquin de 1962 et le texte de ce dernier, *la Fatigue culturelle du Canada français*, qui m'a fait tout reconsidérer. En 1963, j'étais en transition.

Ma première contribution à Parti pris a été une nouvelle, *Alberts*, parue au début de 1964. J'y ridiculisais la prétention des partipristes de se croire le Front de libération intellectuelle et j'attaquais ouvertement le vrai F.L.Q. à qui je reprochais de vouloir nous faire passer pour une vraie colonie, situation qui exigeait en retour un vrai terrorisme. Or nous n'étions pas l'Algérie française:

nous disposions d'un demi-gouvernement, il n'y avait pas de fascisme ici, pas de torture dans les prisons, etc. Les prises de position de départ de la revue me paraissaient donc excessives.

Entre-temps je m'installe à Montréal; et en dépit de ma vision critique quasi blasphématoire à leur égard, les directeurs de la revue me demandent d'autres textes.

Le temps passe. Je participe peu à peu aux réunions. Des discussions intellectuelles s'y tiennent dont je ne comprends pas un traître mot. Mais j'abandonne ma superficialité de provincial complexé et je me mets à lire Frantz Fanon, Jacques Berque, Albert Memmi, les écrits de Maheu et de Chamberland, toute la bibliothèque du parfait décolonisé, par conséquent. Là j'ai commencé à comprendre l'aliénation québécoise. En sortant de mon ignorance théorique, j'ai aussi révisé mon jugement sur la revue et opté définitivement pour l'indépendance du Québec. Et c'est encore sur cette base que je vis intellectuellement. Mieux: mes lectures ont été mobilisatrices. Une fois que tu as compris, tu te demandes: qu'est-ce qu'on fait pour sortir du cercle infernal néo-colonialisme-sous-développement dans lequel le Québec se trouve encore en partie? D'où mon engagement politique.

Au début je me confinai à la partie littéraire et à la partie «notules» sur le colonialisme tel que vécu quotidiennement par les Québécois. Etant très sensibilisé au problème linguistique, c'est à partir de là que le journal m'est apparu comme décalque de notre situation coloniale. Vous savez, il n'y a rien de purement linguistique. Le premier lieu où se manifeste l'oppression économique, c'est la langue. Je me rendais compte que tous ceux qui n'analysaient pas en profondeur la réalité débouchaient sur le mépris des Québécois. À l'égard de la langue, ils disaient: les

Québécois parlent mal, il faut donc des campagnes de bon parler français pour qu'ils arrêtent de dire «beans» et disent «haricots-z-au-porc.» Voilà le genre de solution que trouvaient notre aristocratie et notre bourgeoisie à un problème historique, économique et sociologique. Même raisonnement dans le domaine des affaires: c'était la faute aux Québécois, pas au colonialisme. Et ainsi dans tous les domaines de notre sous-développement. Ils manifestaient un vrai sentiment de racisme et se plaçaient, comme Trudeau, et Ryan maintenant, dans la logique du colonisateur.

La langue est une réalité très importante. En Chine, le régime de Sun Yat sen, qui a marqué la rupture avec les empereurs, a été annoncé par une revue qui défendait la langue populaire contre celle des mandarins. Les jeunes intellectuels de la revue disaient: les mandarins empêchent le peuple d'avoir accès à la culture, l'infériorisent, alors que la vraie langue est celle du peuple. C'est donc elle qu'il faut valoriser. De cette prise de conscience du premier seuil d'aliénation est venu le mouvement qui a porté Sun Yat-sen au pouvoir et ensuite Mao Tsé-toung, qui fut poète en son jeune âge.

Aujourd'hui le journal n'a plus de portée politique, il n'est qu'un matériau littéraire parmi d'autres.

Je suis devenu responsable des Editions Parti pris, maison toujours vivante, dès les premiers mois, au départ de Laurent Girouard. L'objectif des Editions était plus large que celui de la revue. Berque a écrit: «Il n'y a pas de société colonisée, il n'y a que des sociétés sous-analysées.» Nous avons publié, en proportion, plus de textes pour analyser le Québec que tout autre éditeur d'ici. Exposer aux Québécois leur aliénation, leur montrer la culture réelle, celle des patentés, faire parler des non-écrivains, tout ça pour les

la nation. Ce qui m'apparaît faux. Quand on étudie l'histoire, la structure fondamentale c'est les classes sociales. Après mon retour de Paris, j'ai versé dans le marxisme orthodoxe à la façon de Lénine: la nation n'était alors vue qu'à travers la lutte de classes.

Aujourd'hui j'estime que Lénine avait tort, que la nation a une spécificité qu'on ne peut pas réduire aux classes sociales même si elles la traversent. Marx aussi avait tort sur cette question le le démontre dans le livre que je prépare actuellement. Ceci dit, je ne suis pas devenu péquiste. Je pense que le P.Q. c'est mieux que les libéraux: au moins il tient compte de la question nationale. Mais d'après moi il ne pourra pas réaliser son projet de souveraineté-association et il joue beaucoup le rôle d'éteignoir au niveau des luttes de classes, entre autres des luttes syndicales. L'oppression nationale déborde de beaucoup la solution de la souveraineté-association, et si l'oppression nationale est un problème, il n'est pas le seul, pas le plus important non plus. Mais, cela ne veut pas dire que je ne voterai pas «oui» au référendum.

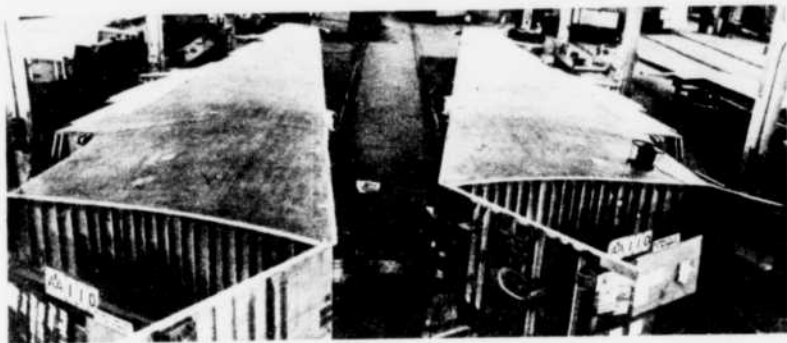
inobiliser. On a publié, côte à côte, *On est pas des trous de cul* de Marie Tellier et le *Gibraltar littéraire* que représente Gauvreau. Les deux doivent être connus, et je ne cracherai jamais sur un non-écrivain ou un patenté.

A la fin, la revue avait pas mal fait le tour de son jardin, de telle sorte qu'elle était moins ressentie comme une nécessité. Elle ne pouvait que se répéter. C'est dans ce cadre que le schisme est apparu.

En fait il y a eu deux Parti pris, reflet de deux tendances bien représentées encore aujourd'hui dans la société québécoise. La tendance «nationalitaire» — nationalisme d'un peuple qui veut se libérer — et la tendance «socialiste internationaliste». Moi j'étais pour la décolonisation d'abord et pour le socialisme ensuite. L'autre groupe considérait la décolonisation comme une chose secondaire. Ils disaient qu'on ne changeait rien en remplaçant les capitalistes anglais par des capitalistes autochtones, ce qui est faux à tous égards. A la fin un clan a dit: «Si l'autre reste, je pars.» La revue est tombée.

Le grand mérite de Parti pris reste d'avoir «dédouané le nationalisme à gauche», pour reprendre l'expression de Gérard Pelletier. Trudeau et sa revue représentaient le nationalisme comme étant automatiquement fasciste, automatiquement autoritaire, automatiquement brimeur des libertés individuelles. On a démontré, et le P.Q. continue à le faire, qu'il pouvait être ouvert et démocratique. De toute manière, et c'est une des grandes ironies de l'histoire récente du Québec, ce sont les fédéralistes qui ont vidé les droits de l'homme avec la Loi des mesures de guerre, et ce sont les nationalistes qui ont été mis en prison sans mandat, sans cause et sans jamais être amenés devant un tribunal.

Suite page 18



“L'industrie aérospatiale canadienne” prend son envol ici...



Les DC-10, alignés à l'aéroport international de Los Angeles, montrent avec fierté leurs ailes fabriquées au Canada.

vers 114 pays autour du monde.

Plus de 65 compagnies aériennes autour du globe utilisent actuellement des DC-10 et des DC-9. Ils transportent annuellement plus de 161 millions de passagers dans 557 villes et 114 pays.

Les ailes de tous ces avions de type DC, actuellement en service ont été fabriquées ici même au Canada, à l'usine McDonnell Douglas Canada de l'aéroport international de Toronto. Les Canadiens ont ainsi donné des ailes à plus de 1,100 avions.

Il y a 15 ans, McDonnell Douglas a su reconnaître le talent canadien... et a su entrevoir les grandes possibilités d'une association canado-américaine dans le domaine aérospatial. Depuis lors, des dizaines de milliers

de travailleurs canadiens de talent ont participé activement aux grandes réalisations de McDonnell Douglas. Ainsi, d'un océan à l'autre, des firmes canadiennes ont été à la hauteur: elles ont rempli avec succès des contrats de McDonnell Douglas totalisant plus de \$1.2 milliard.

C'est là une fiche de projets réalisés qui rend justice aux promesses que s'étaient faits Américains et Canadiens.

Il est maintenant permis d'entrevoir avec confiance un avenir prometteur, un avenir où l'industrie aérospatiale canadienne aura une place de choix dans le processus de fabrication de matériel aérospatial McDonnell Douglas.

MCDONNELL DOUGLAS CANADA

Toronto AMF, Ontario L5P 1B7



TIMBRES du CANADA! 3 Collections Seulement 10c

1. Quatre grands timbres faisant tableaux de genre: silos à grain, match de hockey, industrie textile, jamboree commémoratif, plus deux timbres de Terre-Neuve. 2. Douze timbres à l'effigie de trois rois et d'hommes d'Etat, dont Edouard VII. 3. De passionnants timbres sur la faune: grèbes, mouffions, boeufs musqués. Nous vous envoyons aussi d'autres timbres remarquables pour examen gratuit. Achetez-en le nombre qui vous plaît ou aucun; retournez le reste. Vous êtes libre de contremander ces envois en tout temps. Les lots 1, 2 et 3 (plus le catalogue illustré, de 40 pages, des occasions que nous offrons) restent votre propriété. Expédiez 10c AUJOURD'HUI! H.E. HARRIS, Dept. G-150, Boston, MA 02117 U.S.A.

FINIS LES PROBLÈMES QUOTIDIENS DE DENTIER

**Le Coussinet Snug les retient
fermement pendant des
semaines, en tout confort.**

Adieu crèmes et poudres salissantes! Adieu opérations délicates chaque matin et après les repas! Avec le coussinet Snug, le dentier adhère parfaitement de jour en jour et reste confortable pendant des semaines. En effet, le coussinet Snug, doux et efficace, crée un lien tout confort entre les gencives et le dentier. Il adhère au dentier, non pas aux gencives. On peut rincer, frotter, savonner le coussinet Snug... il se nettoie facilement, mais ne risque pas de se décoller ou de s'écailler. Mettez vite un terme à vos problèmes. Utilisez le coussinet Snug. Il retient fermement le dentier pendant des semaines, en tout confort.

SNUG
COUSSINETS À DENTIER

107 TIMBRES 10c



107 TIMBRES DU MONDE, dont les sports olympiques, la peinture classique, des timbres commémoratifs et beaucoup d'autres, tous différents et à vous pour seulement 10c. Nous vous enverrons également d'autres timbres en approbation. Achetez-en ou non, mais retournez les autres. Annulez ce service n'importe quand. Envoyez 10c à Dept PE04

WILLIAMS STAMP CO., ST. STEPHEN, N.-B. E3L 2X6

PARTIS PRIS



PIERRE MAHEU:
écrivain

Au moment de la fondation de Parti pris, je sortais à peine de l'université et des collèges classiques, un monde idéologique en retard sur la réalité d'ici, qui retardait elle-même de beaucoup sur la réalité occidentale contemporaine: l'enseignement de la philosophie se ramenait presque exclusivement à saint Thomas d'Aquin, en littérature, le XVIII^e siècle n'existait même pas...

Alors, pendant que nos professeurs déliraient, on s'est mis à lire tout seuls; ma génération en est une d'autodidactes. Moi, je lisais *l'Express* et me passionnais pour la guerre d'Algérie, dévorais Sartre, Fanon, Camus, les surréalistes. C'est Sartre qui m'avait le plus influencé, peut-être d'abord parce qu'il était ici l'auteur le plus interdit, considéré comme le diable en person-

ne, mais aussi parce qu'il m'apparaissait comme le plus cohérent, le plus progressiste, avec un système philosophique bien articulé.

J'avais été, dans le contexte religieux des années 50 au Québec, un enfant pieux, le futur prêtre de la famille. Puis à 15 ans, après la mort de ma mère, j'ai perdu la foi et me suis trouvé en proie à une espèce d'angoisse métaphysique. La question ontologique m'obsédait: qu'est-ce que l'homme? qu'est-ce que le monde? qu'est-ce qu'on fout sur cette planète? L'athéisme humaniste de Sartre est venu m'apprendre à vivre avec ces questions, à assumer l'angoisse. Mes articles de Parti pris sont marqués par l'influence des idées de Sartre, et même de son style.

Mon engagement intellectuel avait

des causes affectives, existentielles. J'ai d'abord traversé un profond désespoir. J'avais l'impression de voir mourir l'univers de mon enfance, le Canada français, comme on disait à l'époque, en même temps que la culture traditionnelle de la langue, la foi, la terre. Et en même temps, de devenir pour mon entourage un traître, un mouton noir. Les gars de mon genre étaient mis à la porte des collèges: j'en ai fait quatre, pour ma part. Et, plus tard, combien d'emplois perdus à cause de Parti pris? Le *Cassé* de Jacques Renaud exprime très bien ce cul-de-sac. Moi, j'avais pensé aller vivre ailleurs tellement j'étais désespéré, tellement je me sentais seul face à un milieu bouché.

Et puis, tout d'un coup, tout a changé. Pour moi, ce sont les premières bombes du F.L.Q. qui ont marqué le point tournant: les histoires que je lisais dans *l'Express* pouvaient se passer ici, la décolonisation, la révolution. L'Histoire nous rejoignait. Et l'espoir. Ce qui nous avait paru une réalité monolithique et inébranlable semblait n'être plus qu'un décor à renverser. Je pouvais enfin avoir une identité: je ne suis pas un petit-bourgeois-canadien-français-catholique-réactionnaire-thomiste-duplessiste, moi, je suis un Québécois révolutionnaire! Et les bombes venaient donner à ce pari une réalité éclatante.

C'est vers le même moment que j'ai rencontré ceux qui allaient devenir les collaborateurs de la revue. Nous découvririons que nous n'étions pas seuls. Et, ce qui nous réunissait, c'était une

volonté révolutionnaire, une ferveur, une fièvre, l'envie et le besoin de tout changer.

J'ai été à Parti pris une sorte d'homme à tout faire. La revue logeait dans mon sous-sol, le téléphone sonnait chez moi toutes les cinq minutes; je m'occupais de l'impression, de la mise en pages. J'ai vécu l'aventure de Parti pris au jour le jour, et je me souviens de ce climat: nous pensions que nous allions faire la révolution; nous en vivions, en rêvions, en mangions. Évidemment, c'était une erreur, il n'y a pas eu de révolution ici; et, quinze ans plus tard, ça ne semble toujours pas pour bientôt; mais cette erreur me semble ce qu'il y avait de plus précieux à Parti pris.

Il faut se souvenir de l'atmosphère de l'époque pour comprendre cette foi révolutionnaire. Il faut penser aux bombes, aux procès, aux grandes manifestations, aux matraques, aux camarades en prison, aux cautionnements à trouver, au téléphone tapé, etc. Et tout ça au pays où on disait encore, quelques années avant que «rien ne change». La conviction et la solidarité révolutionnaires passaient bien avant les différences de tendances — indépendantisme, socialisme, marxisme, existentialisme — que la revue regroupait.

C'était romantique, bien sûr, et globaliste et absolutiste. Une histoire de poètes, avec un côté visionnaire, utopiste. Nous exigeons pour tout de suite ce qui allait être le programme sociopolitique de deux générations: l'indé-



PAUL CHAMBERLAND:
écrivain et animateur

Dans sa cristallisation, Parti pris a été un phénomène de génération. Certains fondateurs auraient peut-être pu faire leur chemin dans les revues déjà existantes. Mais la rupture idéologique, avec *Cité libre* notamment, était trop radicale. C'est surtout la nécessité d'un collectif, d'un travail de groupe qui a engendré Parti pris. Et, dans les faits, le groupe a exercé un charisme certain. Cela explique même que les divergences idéologiques des trois premières années ne soient pas devenues des points d'opposition insurmontables.

Je n'avais pas de fonction définie, j'étais polyvalent, comme tout le monde. Je participais au travail de conception, de mise en forme, au choix des thèmes et des collaborateurs. Certains d'entre nous étaient les auteurs des

principaux textes de synthèse. En réalité ces textes véhiculaient beaucoup les axes de pensée du groupe, nous étions de simples formulateurs, avec des éléments personnels évidemment. Les autres nous lisaient, nous critiquaient et souvent nous faisaient modifier certains passages. Tout normalement.

Nous avions conscience de faire oeuvre commune. La relecture des numéros de Parti pris peut être trompeuse si l'on oublie que le centre de gravité des différents champs théoriques et pratiques qui se côtoyaient à la revue était la décolonisation du Québec. Dans cette optique, on pouvait passer d'un «code» à l'autre (de Marx à Jacques Berque, par exemple). Sans trop de grincement. Surtout que nous visions plusieurs cibles à la fois. D'a-

bord le dégageant d'un front national de libération; puis la volonté de pousser jusqu'au bout l'entreprise de laïcisation amorcée par la révolution tranquille; enfin, la définition d'une certaine ligne idéologique (théorie et action) qui s'est révélée être électivement la théorie marxiste. Les manifestes étaient le forum où l'on réexaminait, chaque année, la cohérence idéologique. Un rédacteur s'en chargeait mais, jusqu'à la rédaction finale, le groupe se réunissait et endossait ou refaisait le manifeste. Les réunions démarraient vers le printemps pour se poursuivre tout l'été.

Le succès des premiers numéros nous a tous pris par surprise. J'explique ça par un effet de conjoncture: nous avons condensé une problématique qui tardait à se faire jour. D'abord le fruit d'une conjoncture, la revue Parti pris est disparue avec elle. Je vois comme des tentatives de résurrection dans *Presque-Amérique* puis *Chroniques*. Dans une certaine mesure. Entre autre par leur volonté de poursuivre le travail d'interprétation marxiste et d'articuler le combat révolutionnaire.

Parti pris était-il marxiste? Oui: de déclaration, de recherche et de volonté. Je trouve peu significatif de vouloir fixer la proportion entre son nationalisme et son marxisme. Ce qui me paraît important, c'est qu'il y avait à la revue une volonté révolutionnaire axée sur une libération nationale se transformant en révolution socialiste, conformément à certains scénarios du tiers monde. Mais nous devons créer notre

propre modèle théorique et pratique, par transfusion d'apports extérieurs, certes, mais quelque chose qui reflète notre situation historique particulière. Aussi la cohabitation des différentes théories et stratégies était-elle dynamique, en constant travail en vue d'opérer une nouvelle synthèse conceptuelle et pratique. Les contradictions me paraissent donc tout à fait normales. D'ailleurs, la principale influence de Parti pris s'est exercée dans la façon de poser les problèmes. Nous avons contribué à diffuser l'approche marxiste au Québec en facilitant la lecture des textes marxistes dans et hors de la revue. Il se créait des noyaux d'abonnés, principalement à travers la province, qui étaient aussi des clubs de lecture et de discussion.

J'ai produit beaucoup de textes dans la revue. C'était réellement là l'essentiel de mon activité. À l'époque je terminais ma philo à l'université de Montréal. Par après, j'ai fait un peu d'enseignement avant de devenir traducteur à l'Hydro-Québec. À l'automne 1966, j'étais à Paris, avec Jean-Marc Piotte. Pour deux ans: un séjour d'études.

Mon dernier texte, paru à la fin de 1966, marque une première rupture avec la revue. Il avait été assez fortement critiqué par le groupe d'alors, considérablement élargi, on le sait, à partir de l'automne 1966. Ma perception de la réalité se transformait peu à peu. Des faits nouveaux m'obligeaient à tout reconsidérer. Ainsi l'on disait, à l'époque, que les Trudeau et Pelletier

pendance, la laïcisation, le socialisme, la révolution. Nous étions quinze ans d'avance; tout cela commence à peine à se passer aujourd'hui.

L'esprit est prompt, mais l'Histoire, elle, n'avance qu'à petit pas. D'ailleurs, à Parti pris, on avait découvert dès la deuxième année la marge entre le dire et le faire, et on commençait à parler de stratégie. Nous avons vite affirmé que la révolution, non, ça n'était pas pour tout de suite, et qu'il n'y avait plus qu'à appuyer la nouvelle bourgeoisie, la «classe montante», René Lévesque et la gauche du parti libéral qui ne pourrait faire autrement que d'assumer l'idée d'indépendance.

Il restait à faire un long chemin politique pour réaliser ce rêve, ce Québec que nous avions entrevu, que nous avions dit. On a milité au R.I.N., au P.S.Q., au Mouvement laïque, et finalement au P.Q.: il n'y avait que ça à faire. Quant à moi, je ne pouvais pas m'y faire. Les luttes d'influence qui se passent dans un parti politique, les combines, les jeux du pouvoir, le marketing électoral... non, franchement, la politique n'est pas mon «bag». Je ne renie rien de ce que j'ai écrit, et qu'on va d'ailleurs rééditer bientôt. Mais, en 68, j'étais d'avis de cesser la publication de la revue: nous avions dit ce que nous avions à dire.

Ce temps de fulgurance est aujourd'hui révolu. Aujourd'hui, c'est le temps de la réalisation politique, avec ses réalités, ses compromis. Il faut que cette étape soit menée à terme, avec

tout ce que ça implique: la baie de James, les subventions aux compagnies de papier, les voyages de ministres aux États-Unis, les promesses pour l'Otan, et le reste. Le Québec doit devenir un pays comme les autres, avec un bon gouvernement comme les autres. C'est ça la politique, c'est ça la réalité.

Alors moi, j'aime mieux m'occuper d'autre chose. Et quand on me dit qu'il n'y a rien d'autre, je réponds que je ne vis que pour et par le rien d'autre. Utopie, étymologiquement, ça veut dire «nulle part». Je cherche à changer la vie, ma vie, à sortir des rôles, des structures, de la possession, du pouvoir, des interdits. Je crois qu'il faut réinventer l'homme. C'est toute la civilisation occidentale, l'ordre industriel, la culture rationaliste-scientifique, la politique impérialiste qui arrivent aujourd'hui à leur fin. Avec la fin du Moyen-Âge canadien-français nous avons vécu une petite fin du monde; les prochaines années nous en promettent une à l'échelle planétaire. Ce qui importe encore cette fois-ci, c'est de préparer l'avenir, de projeter le nouveau monde qui n'est encore qu'une utopie. J'essaie d'abord de rester fidèle à ce mouvement qui, il y a quinze ans, nous faisait refuser une «réalité» apparemment inébranlable, au nom d'un rêve de révolution. Je dis encore que le «réalisme» est un vaste mensonge, que tout cela achève, que le tigre en papier va s'autodétruire, et que point déjà la lumière d'un âge nouveau, dans les yeux d'hommes nouveaux.

étaient «abstraites» avec leur idéalisme personneliste, et pourtant ils accédaient au pouvoir sous nos yeux, dans ce que le commun des mortels appelle la réalité. Drôle d'abstraction!

Parti pris a beaucoup vieilli. Je ne suis plus du tout préoccupé par la stratégie politique conventionnelle. Les formules constitutionnelles et les jeux politiques me paraissent objectivement secondaires. La revue avait un modèle de la réalité et pour moi ce modèle a changé. D'ailleurs, ce qu'on appelle la réalité est une forme de fiction, on devrait plutôt parler d'un «effet de réalité». Ce qui domine ma vision actuelle, c'est l'éventualité imminente d'une catastrophe économique planétaire, et s'il y avait quelque chose d'étranger à la vision de Parti pris, c'était bien cela! Il faut justement tenir compte du temps écoulé depuis lors. Mieux, ce qui me requiert foncièrement, c'est la menace qui pèse sur l'espèce humaine. Contre cette menace, pour l'écartier, je rêve d'une véritable communion de l'espèce humaine. Mais cette communion se fait d'abord dans une portion de l'humanité — un réseau. La lutte de la terre et la lutte du Québec ne sont pas actuellement deux luttes différentes. C'est l'humanité entière que l'on bafoue si l'on écrase l'une de ses communautés. Évidemment, il faudrait développer tout cela.

Un autre point de rupture entre Parti pris et moi: la perception du pouvoir. Je suis devenu, disons, libertaire. Je décroche complètement des jeux de pouvoir,

y compris ceux de la gauche. Ce qui m'importe n'est pas de lutter contre les dominateurs mais bien contre les conditionnements qui conduisent des masses d'humains à se laisser dominer. La seule lutte politique envisageable pour moi, c'est de désamorcer partout le scénario de la dominance en donnant aux gens le goût de la liberté et de l'amour. C'est aussi de favoriser, en situation, l'émergence d'un réseau résolument anti-dominance.

Il est donc très net que, même si j'y ai fait mes classes politiques, je suis sorti de la problématique de Parti pris. D'autant plus qu'on se définissait alors conformément au modèle de la prise du pouvoir par un parti révolutionnaire et par la constitution d'un État révolutionnaire. L'expérience socialiste en général (je pense surtout à l'U.R.S.S.) est celle d'un échec, ou, tout au moins, d'un plafonnement. Il est inutile de vouloir répéter les mêmes erreurs. Il faut créer une base nouvelle, des moyens nouveaux: cela s'appelle l'Alternative. Toute la mythologie révolutionnaire née au début du siècle dernier se retrouve aujourd'hui démystifiée. Ma rupture va même plus loin que ça: nous assistons à la fin du «logos», de la «raison», du projet occidental; il faut revenir 2 500 ans en arrière, aux racines de l'humanité. Mais je dirai surtout vouloir le radicalement nouveau, chercher à comprendre comment on peut parvenir à obtenir la transformation de notre propre espèce. Avant qu'il ne soit trop tard.

Même s'il s'agit d'une blague...



notre offre est très sérieuse.



Faites-nous parvenir l'emballage du tabac que vous fumez actuellement ainsi que le coupon ci-joint et nous vous enverrons gracieusement une blague (format standard) de tabac à cigarette Drum.

Le tabac à cigarette Drum, importé de Hollande, est un mélange unique fait de 17 tabacs supérieurs, provenant de tous les coins du monde. Son goût riche et son arôme délicat en font un tabac d'excellente qualité pour les fumeurs exigeants qui roulent leurs cigarettes.

Laissez-nous vous offrir une blague de notre excellent tabac à cigarette Drum et faites une expérience unique: celle de fumer un tabac vraiment supérieur.

Oui, j'ai pris votre offre au sérieux. Voici un emballage de mon tabac habituel: _____ Veuillez me faire parvenir gratuitement une blague (format standard) de tabac Drum, mélange hollandais.

NOM: _____

ADRESSE: _____

VILLE: _____

PROVINCE: _____ CODE POSTAL: _____

Postez ce coupon à: Delpro, Case postale 445, Burlington, Ontario L7R 3V6. Offre en vigueur seulement au Canada. Une seule blague par famille. Cette offre se termine le 31 janvier 1979.

PA

SOLDE D'OCTOBRE

Armstrong

JUSQU'AU 28 OCTOBRE



Spanish Tanco - disponible en 5 couleurs

Accomac - disponible en 3 couleurs

L'IMPÉRIAL SOLARIAN*

Le soleil brille grâce à l'Impérial Solarian. Le secret... la couche de protection spéciale Mirabond* qui conserve son fini brillant beaucoup plus longtemps que les couvre-planchers de vinyle ordinaires.



Palazzo Grande - 4 couleurs



Colony Tile - 2 couleurs



Sherbrooke - 4 couleurs

LE CANDIDE

La beauté naturelle du Cande provient de la profondeur de ses couleurs. Le motif incrusté dans le vinyle est super résistant et facile à nettoyer.



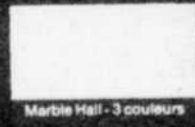
Tudor Square - 4 couleurs



Hacienda - 1 couleur



Laurentian Terrace - 7 couleurs



Marble Hall - 3 couleurs

Ne manquez pas les rabais de ce solde d'octobre.

Jusqu'au 28 octobre, votre détaillant-Armstrong vous offre à rabais 33 variétés de populaires couvre-planchers aux modèles et couleurs les plus variés. Profitez-en pour couvrir vos planchers à neuf.

Pour plus d'information, communiquez avec Armstrong, Bureau FF6, Case Postale 919, Montréal, Québec H3C 2W2

Armstrong

LES CRÉATEURS DE



L'ÉLEGANCE INTÉRIEURE*

*Marque de commerce d'Armstrong Cork Company
Usager autorisé - Les Industries Armstrong Cork Ltée

Pour connaître le détaillant-participant Armstrong le plus près de chez vous, consultez la liste suivante. Plusieurs d'entre-eux font partie des Boutiques du couvre-plancher et sont en mesure de vous offrir le meilleur choix et le meilleur service.



QUEBEC

Alma

Tapis Remi Inc.
837 rue Scott ouest 662-7851

Aylmer

Butéga Ltée
92 Principale 684-1100

*Nick Urban
92 Principale 684-6213

Bellechasse

*Centre du Tapis Enr.
St-Damien 789-2747

Fournier Jacquelin
Hontfleu 885-4281

Berthierville

Robert Bellehumeur
911 Daviault 836-4114

Bonaventure

J. Emile Cavanaugh
St-Simeon 524-2521

Cap-de-la-Madeleine

*Monsieur Tapis Enrg.
495 rue Barkoff
379-2630

Charlesbourg

Claude Michaud Inc.
8335 Place Henri-Bourassa
626-2977

Deschenes Claude Inc.
1545 Jean-Taion 626-0171
Les Tissus de Charlesbourg Inc.
4545-1st Avenue 623-2385

Charry

*J. P. Filion Inc.
496-18th Rue 832-2956

Chicoutimi

Pedneault et Lapointe Enrg.
801 rue Almo 545-2981

*Tissus Tapis Mme Roy
1159 Boul. Talbot 549-5673

Chomedey

*La Societe des Tapis du Québec
1282 boul. Labelle 687-0671

Chute aux Outardes

Sylvain Beaulieu Inc.
138 Route 567-2251

Contrecoeur

Rosaire Jacques
495 Lajeunesse 786-2233

Disraeli

Janel Toupin Inc.
310 rue Laurier 449-2841

Dollard des Ormeaux

*C'est Si Beau Inc.
4597 boul. Des Sources
683-6641

Dolbeau

Meuble R. Tremblay Ltée
1480 boul. Walbere 276-5406

Drummondville

Armoires et Tapis Laferte Ltée
1650 boul. Lemire 478-2582
Tapis Aubé Inc.
682 Côte 472-5456

Farnham

Tapis Rainville Inc.
405 Megs N. 293-5661

Granby

Centre du Tapis Granby
725 Denison O. 378-1282

Haute-Rive

Haute-Rive Terrazo Ltée
303 de Puyjalon 589-5723

Joliette

*J. A. Dion Inc.
119 Bourget Nord 756-6632

Julien Pichette Inc.
167 Precieux Sang 756-1055

Jonquière

*Potvin et Bouchard Inc.
150 rue St-Jean 547-4751

Lachute

Gaëtan Blais
371 Principale 562-2621

Lafontaine

Tapis du Nord
1245 boul. Labelle 438-1284

L'Annonciation

Marcel Rochon Décoration
22 rue du Pont 275-2311

La Pocatière

Dalico Inc.
856-2577

La Salle

*Couvre-Plancher Lasalle Inc.
1110 Dollard 366-5330

Montreal Floor Covering
2019 Lapiere 365-1652

Laval

Jean Louis Laforest Cont.
79-18th Avenue 669-4694

Valiquette Ltée
478 des Laurentides 667-6150

Louiseville

*Claude Gosselin
671 rue Denis 228-2817

Monsieur Tapis Enrg.
237 St-Laurent 228-3919

Lyster

*Couvre-Plancher Pat
121 des Bouleaux 623-2478

Maniwaki

*Ameublement Branchaud
Furniture Inc.
Sortie Nord 449-2610

Montréal

Montreal Floor Covering
15 Bernard est 273-9983

*Robert Tapis Prelart
4577 St-Laurent 845-1520

*Roy et Fils
3399 Metropolitan 725-4754

New Richmond

J. A. Cormier
392-5262

Notre-Dame des Laurentides

Rembourrage C. Boisvert Inc.
1660 Boul. Talbot 849-8919

Nouvelle

Lavoie et Fils
794-2296

Paspébiac

Centre du Tapis Enr.
752-5114

Piessisville

Maison du Prelart
1715 Avenue St-Louis 362-7712

Pont-Viau

Montreal Floor Covering
175 Boul. Concorde 663-9870

Port Alfred

Roland Marquis Ltée
1271 Blvd. de la Baie 544-2742

Québec

La Cie Paquet Ltée
480 Blvd. Charest est 524-5121

Repentigny

Claude Guy Tapis
372 Notre-Dame 585-2248

*Tapis Repentigny Inc.
407 Notre-Dame 585-4664

Rimouski

*Turgeon Romuald et Fils Ltée
245 Michaud 723-8174

Rivière du Loup

*Decor G. L. Inc.
327 Lafontaine 862-3535

*Ernest et Paul 1977 Ltée
62 Lafontaine 862-6997

*Roland Dickner Inc.
46 Ste-Anne 862-6391

Sorel

Revêtement de Sol Richefieu
370 du Collège 743-8828

Ste-Anne des Plaines

Hubert Bourdon Tapis
143-2ieme Avenue
478-0569

Ste-Justine

Magasin Co-op Ste-Justine
383-3020

Ste-Rosalie

*Germain Larivière Ltée 1970
130 Boul. Laurier 773-8453

St-Ambroise

Jacques Harvey Couvre-Planchers
187 rue Simard 672-4730

St-Clet

*P. E. Felix & Fils Inc.
299 Boul. Cite des Jeunes
456-3330

St-Gabriel de Brandon

J. M. Comeau
175 de Lanaudiere 835-4718

St-Jérôme

Rene Bedard
56 rue Legault 438-0344

St-Jovite

Couvre-Plancher Perrault
1242 Duimet 425-2464

St-Raymond

*Chalet du Tapis Enr.
123 des Ormes 334-2455

Sept-Îles

Décoration L. Ross Inc.
685 boul. Lavre 962-6981

Thetford Mines

*Lucien Couture & Fils Inc.
818 Boul. Smith 338-2113

Tracy

Bernard Farley
4400 Chemin St-Rock 743-6978

Trois-Rivières

*Monsieur Tapis Enrg.
4210 Boul. des Forges 379-5077

Val-Brillant

D'Amour Décoration Enr.
742-3736

Val-D'Or

*Courchesne & Laffleur Inc.
902-3ieme Avenue 824-9657

Valleyfield

Tapis G. R. L. Inc.
195 Montcalm 373-1683

Victoriaville

J. E. C. Giroux
9 Giroux 758-1555

Michel Demers Enr.
53 St-Jean Baptiste 752-9965



NOTRE PREMIER
GOULAG!

— Pis tu te prétends journaliste!

Heureusement que je ne rencontre pas cet énergumène tous les jours à la taverne car j'entrerais dans les A.A. ou je ferais ma promesse lacordaire! D'abord il me tutoie, alors qu'il est plus jeune que moi; et il entretient le plus profond mépris à l'égard des journalistes. Le seul qui trouve grâce à ses yeux, c'est Claude Ryan.

— Lui, au moins, il est honnête, ajoute-t-il, chaque fois qu'il prononce son nom.

— Avec la face qu'il a, il n'a pas beaucoup le choix!

C'est invariablement mon commentaire. Il plisse alors les lèvres, me regarde avec dédain et nous restons quatre ou cinq minutes sans nous adresser la parole. Comme il sait que je déteste le sel dans la bière, il ne manque pas d'en saupoudrer un peu dans la mienne en faisant mine de se tromper de verre. Pendant ce rituel devenu coutumier, je me demandai pourquoi l'acquisition par le Gouvernement du Québec du Manoir de Pointe-Bleue, au Domaine de l'Estérel, le chicotait à ce point. Cet achat lui semblait aussi effrayant que si les péquistes venaient de se procurer un arsenal atomique. Une fois calmé, je déposai mon verre avec fracas sur la table afin d'indiquer à mon interlocuteur que j'étais prêt à reprendre la conversation.

— Je ne vois pas pourquoi le gouvernement n'aurait pas le droit d'acheter un manoir, dis-je sur le ton le plus neutre. Ottawa a bien acheté Canadair, des compagnies d'aviation, des traversiers, des intérêts dans des compagnies de pétrole, sans compter un sauna pour son Premier ministre!

— Ottawa achète pour le bien public, tandis que le Gouvernement du Québec ne pense qu'à son référendum. Toi, tu t'en fiches, il ne t'arrivera rien, mais moi, je ne suis pas séparatiste!

— En qualité de journaliste, je ne dois afficher aucune opinion politique.

— Peuf!

Plaçant avec rage l'index sous son oeil, il en découvrit le blanc qui était d'ailleurs fortement teinté de rouge. Je ne sais ce qui me retint de l'envoyer au diable et d'aller m'asseoir à une autre table. Une certaine curiosité journalistique, je suppose! Il s'envoya dans le

gosier une bonne gorgée de bière, pointa le menton contre sa poitrine jusqu'à ce qu'un rot sonore le secoue de la tête aux pieds. Le séisme parut le rasséréner.

— Trois cent mille piastres! Quand je pense que c'est avec mes taxes qu'ils ont acheté cette propriété-là!

Je ne pouvais croire que le prix le scandalisait, lui qui trouve toujours que les gouvernements n'en font pas assez.

— Qui te dit que tu n'en profiteras pas un jour? ajoutai-je sans me douter le moins du monde de l'orage que j'allais déclencher.

Il me regarda avec incrédulité et abattit son poing sur la table. Heureusement que les verres étaient déjà à demi vides car nous perdions du coup au moins la moitié de notre bière.

— Comme ça, c'est bien ce que je pensais: les péquistes ont acheté le Manoir de Pointe-bleue pour nous enfermer!

— Hein?

Où diable a-t-il pêché pareille histoire?

— Pourquoi t'enfermerait-il là? D'après ce que j'ai lu dans les journaux, le manoir sera réservé aux vieillards qui demandent des soins particuliers. T'es encore loin de la retraite.

— Les journaux, ils sont tous séparatistes. Ce n'est pas ce qu'on a dit à Radio-Canada. Au téléjournal, ils ont révélé que le manoir recevrait des personnes en «perte d'autonomie»...

— C'est rien que le nouveau nom que les fonctionnaires ont trouvé pour les p'tits vieux et les p'tites vieilles qui ont de la misère à se traîner.

— Aïe! Aïe! tu feras accroire ça à d'autres! Des personnes «en perte d'autonomie», c'est du monde qui était pour le P.Q. et qui reviennent du bord du fédéral. Les péquistes vont nous enfermer jusqu'à ce qu'on soit prêt à voter oui à leur référendum!

C'était à mon tour de le regarder avec incrédulité.

— Veux-tu que je te le prouve?

Je fis signe que oui. Se penchant vers moi, il ajouta sur le ton le plus grave:

«Pourquoi penses-tu que les péquistes ont acheté le manoir précisément la semaine où les sondages annonçaient qu'il y a maintenant presque 80 p.c. des Québécois en «perte d'autonomie»? Les Laurentides, c'est dans le nord, comme la Sibérie!

Etes-vous végétarien?

Je reçois parfois des lettres qui me laissent songeuse. «J'ai décidé de devenir végétarien. S'il vous plaît, envoyez-moi des recettes», dit l'une d'elles. Et je me demande si la personne qui écrit ces lignes mesure bien toute l'importance du changement qu'elle se propose d'apporter à son alimentation. «Je ne saurais vivre sans une abondante portion de viande chaque jour», assure une autre lettre. Et je m'inquiète tout autant de ce correspondant que du premier.

Il est vrai, comme le proclament les tenants du végétarisme pur, ou végétalisme, qu'un régime sans viande, ni oeufs, ni produits laitiers peut nous assurer tous les éléments nutritifs dont nous avons besoin, y compris les protéines. Mais ce régime doit alors être soigneusement équilibré et comporter d'importantes quantités de céréales et de légumes secs. Certains végétariens, qui négligent l'apport de ces aliments, abîment sérieusement leur santé.

D'autre part, une trop grande consommation de viande peut aussi nous être nuisible. Les nutritionnistes sont unanimes là-dessus: nous, Nord-Américains, mangeons trop de viande.

Si vous envisagez de renoncer complètement à la viande, de grâce, ne le faites pas sans vous bien renseigner sur la question. Il existe, sur le végétarisme, des ouvrages spécialisés. Donnez-vous la peine de les étudier afin de pouvoir agencer convenablement votre nouveau régime et, surtout, ne pas priver votre organisme d'éléments nutritifs qui lui sont essentiels.

Vous opterez peut-être, d'ailleurs, pour ce végétarisme moins draconien qui défend de toucher à la chair des animaux mais permet d'en consommer les dérivés: lait, fromage, oeufs. Je ne suis pas végétarienne et n'ai pas l'intention de le devenir. Mais il m'arrive, fréquemment, de préparer des plats sans viande dont je suis fière et qui ont l'heur de plaire à mes convives; je vous en offre ici quelques-uns. Que tous les plats maigres soient insipides, c'est un préjugé. Un bon cuisinier peut en créer beaucoup d'absolument délicieux.

CHOU FARCI

(notre photo)

- ½ tasse de riz brun
- 2 cuil. à table d'huile à cuisson
- 1 chopine (½ livre) de champignons, tranchés
- 1 oignon moyen, haché finement
- 1½ cuil. à thé de sel assaisonné
- ¼ de cuil. à thé de poivre
- ½ cuil. à thé de feuilles de marjolaine séchées
- 1 gros chou
- ¼ de tasse de parmesan râpé
- 1 boîte de 14 onces de sauce tomate
- 1 cuil. à table de jus de citron
- ¼ de tasse de cassonade
- 1 tasse d'eau



- ½ cuil. à thé de sel
- ¼ de cuil. à thé de poivre

Faire cuire le riz selon les indications sur son emballage.

Chauffer l'huile dans une grande poêle épaisse qui ne soit pas en fonte noire. Y cuire les champignons et l'oignon 3 minutes, en brassant. Retirer du feu. Ajouter le sel assaisonné, ¼ de cuil. à thé de poivre, la marjolaine et le riz. Bien mêler.

Retirer le cœur du chou et verser de l'eau bouillante dans la cavité ainsi formée; laisser reposer jusqu'à ce que les feuilles extérieures du chou se détachent facilement. Choisir six de ces feuilles, parmi les plus grandes, les mettre dans un bol et les couvrir d'eau bouillante; les laisser tremper jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment ramollies pour se rouler aisément. Ajouter le parmesan au riz et répartir également le mélange sur les feuilles de chou. Replier les côtés des feuilles, sur

la garniture, et rouler le tout de façon à complètement enfermer le riz.

Râper ou couper finement 4 tasses de chou. Le mettre dans la poêle déjà utilisée pour les champignons. Ajouter la sauce tomate, le jus de citron, la cassonade, 1 tasse d'eau, ½ cuil. à thé de sel et ¼ de cuil. à thé de poivre et cuire à feu bas, en brassant pour bien mêler le tout. Chauffer jusqu'à ébullition, baisser le feu et ajouter les petits rouleaux farcis. Couvrir et faire mijoter, 25 minutes ou jusqu'à ce que les rouleaux soient bien chauds. (3 ou 6 portions)

OEUFS ET RIZ EN CASSEROLE

- 1 tasse de riz brun
- 2 cuil. à table de margarine
- ¼ de tasse d'oignon finement haché
- ¼ de tasse de piment vert haché
- 2 cuil. à table de farine
- 1 boîte de 19 onces de tomates

- ½ tasse d'eau
- ¾ de cuil. à thé de sel
- ¼ de cuil. à thé de poivre
- 1 petite feuille de laurier, émiettée
- 1 pincée de clou de girofle en poudre
- 2 cuil. à table de persil haché
- 6 oeufs
- ½ tasse de chapelure fine
- 2 cuil. à table de margarine, fondue
- ¼ de tasse de cheddar fort, râpé

Cuire le riz selon les indications sur son emballage.

Préparer la sauce pendant la cuisson du riz. Pour ce faire, chauffer 2 cuil. à table de margarine, dans une casserole moyenne. Ajouter l'oignon et le piment vert et cuire ces légumes 3 minutes, en brassant. Saupoudrer de la farine, bien mêler et retirer du feu. Ajouter les tomates, l'eau, le sel, le poivre, le laurier et le clou de girofle et cuire, en brassant, jusqu'à ce que la sauce bouille et soit épaisse et lisse. Ajouter le persil. **Chauffer** le four à 350°F. Beurrer un plat

à cuire de 12 x 7 x 1½ pouces.

Etendre le riz cuit dans le plat. Faire six creux, dans le riz, avec le dos d'une grande cuillère et casser un oeuf dans chacun. Recouvrir le tout de la sauce tomate.

Mêler la chapelure et 2 cuil. à table de margarine fondue, en brassant délicatement, à la fourchette. Ajouter le cheddar, mêler délicatement et parsemer les oeufs du mélange.

Cuire au four, 20 minutes ou jusqu'à ce que les oeufs soient cuits comme vous les aimez. Servir immédiatement. (6 portions)

RAGOÛT DE LENTILLES ET D'ORGE

½ livre de lentilles sèches

4 tasses d'eau du robinet ou d'eau de cuisson de légumes

1 tasse d'orge perlée

2 cuil. à table d'huile à cuisson

2 gros oignons, en dés

2 grosses carottes, pelées et coupées en dés

2 pommes de terre, pelées et coupées en dés

1 tasse de céleri en dés

½ tasse de navet en dés

1 boîte de 28 onces de tomates

2 cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

½ cuil. à thé de feuilles de thym séchées

1 petite feuille de laurier

Mettre les lentilles dans une casserole et les couvrir des 4 tasses d'eau mentionnées. Chauffer jusqu'à ébullition et laisser bouillir 2 minutes.

Retirer du feu et laisser reposer 1 heure.

Rincer l'orge à l'eau froide courante.

Chauffer l'huile dans une grande casserole ou cocotte épaisse. Ajouter l'oignon et le cuire 3 minutes, en brassant. Ajouter les lentilles et leur eau, ainsi que tous les autres ingrédients. Chauffer jusqu'à ébullition, baisser le feu, couvrir et faire mijoter, 2 heures ou jusqu'à ce que tous les éléments du plat soient tendres. Brasser souvent, pendant la cuisson, et ajouter de l'eau si cela est nécessaire pour empêcher la préparation d'attacher à l'ustensile. (Le mélange doit être épais puisqu'il s'agit d'un ragoût et non d'une soupe.)

Servir avec du pain croûté et une salade. (6 portions)

CHAUDRÉE DE MAÏS

3 pommes de terre moyennes

2 cuil. à table de margarine ou d'huile à cuisson

1 tasse de céleri haché

1 petit oignon, haché

1 boîte de 12 onces de maïs en grains entiers

1½ cuil. à thé de sel

½ cuil. à thé de feuilles de basilic séchées

2 cuil. à table de persil haché

¼ de cuil. à thé de poivre

3 tasses de lait écrémé en poudre reconstitué

Bien broser les pommes de terre et les cuire, sans les peler, dans de l'eau bouillante salée, pour qu'elles soient tout juste tendres. Les égoutter en conservant leur eau de cuisson. Peler les pommes et les couper en dés.

Chauffer la margarine ou l'huile, dans une grande casserole. Ajouter le céleri et l'oignon et cuire 3 minutes, à feu doux et en brassant. Ajouter le maïs, les cubes de pommes de terre, 1½ cuil. à thé de sel, le basilic, le persil et le poivre. Couvrir et cuire 5 minutes, à feu doux. Ajouter, en brassant, le lait et 1½ tasse d'eau de cuisson des pommes de terre; remplacer ce qui pourrait manquer de cette dernière par de l'eau du robinet. Continuer la cuisson, à feu doux et en brassant souvent, jusqu'à ce que la soupe soit bien chaude. La mettre dans des bols et servir. (6 portions)

OEUF ET SPAGHETTI

¼ de tasse de margarine

½ tasse d'oignon haché

1 boîte de 10 onces de champignons en morceaux

½ de tasse de farine

3 tasses de lait écrémé en poudre reconstitué

1 cube de concentré de bouillon de poulet (facultatif)

1½ cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

½ cuil. à thé de paprika

6 oeufs durs, hachés

1 paquet de 11 onces de macédoine de légumes congelée

1 cuil. à table de persil haché

1 paquet de 16 onces de spaghetti

1 tasse de fromage Colby, râpé

Faire fondre la margarine dans une grande casserole. Ajouter l'oignon, ainsi que les champignons et leur liquide de conserve; cuire, à feu vif, jusqu'à ce que tout le liquide soit évaporé. Baisser alors le feu et continuer la cuisson jusqu'à ce que les champignons soient légèrement brunis.

Saupoudrer de la farine et bien mêler. Retirer du feu et ajouter le lait, d'un trait et en mêlant bien. Continuer la cuisson, à feu moyen et en brassant constamment, jusqu'à ce que la sauce bouille et soit épaisse et lisse. Ajouter le cube de bouillon, le sel, le poivre et le paprika et brasser jusqu'à ce que le cube soit dissous. Ajouter les oeufs, la macédoine, qu'il n'est pas nécessaire de décongeler au préalable, et le persil. Garder le mélange chaud.

Chauffer le four à 350°F. Beurrer un plat à cuire de 13 x 9 x 2 pouces.

Cuire le spaghetti 7 minutes, dans une abondante quantité d'eau bouillante salée. L'égoutter et le mettre dans le plat beurré. Verser le mélange aux oeufs sur le spaghetti et parsemer le tout du fromage.

Cuire au four, 30 minutes ou jusqu'à ce que le plat soit très chaud et le fromage fondu. (8 portions)•

La cigarette douce

Craven "A", la marque de cigarettes douces qui inspire le plus de confiance au Canada, présente la Craven "A" Special Mild... une cigarette très douce qui offre le bon goût et la qualité exceptionnelle du produit original.



La cigarette la plus douce
que nous ayons jamais faite.

Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croit avec l'usage - éviter d'inhaler. Moyenne par cigarette - Filtre King Size et Filtre Régulière: goudrons 5 mg, nic. 0.4 mg.

La Monnaie royale canadienne présente

LA NOUVELLE PIÈCE DE \$100 EN OR 22 CARATS 1978

autorisée par le Gouvernement du Canada.

Le nombre des nouvelles pièces de \$100 en or 22 carats que la Monnaie royale canadienne émettra en 1978 et qui seront mises en marché sur les cinq continents a été limité à 200 000 par le gouvernement canadien.

La pièce (épreuve numismatique) a un diamètre de 27mm et son poids est de 16,965g dont 15,551g (½ oz Troy) en or pur. Elle est composée d'or pur à 91,66% et d'argent pur à 8,34%, et a cours légal au Canada.

L'avvers de la pièce porte l'effigie de La Reine Elizabeth II, créée par Arnold Machin; son revers porte l'oeuvre de l'artiste canadien Roger Savage, qui illustre un groupe de douze bernaches du Canada (outardes), dans leur formation typique en forme de "V", symbolisant les dix provinces et les deux territoires canadiens.

C'est la troisième fois seulement, dans toute son histoire, que le Canada émet une pièce de \$100 en or.

Un prestigieux écrin de cuir véritable

Votre pièce de \$100 en or 22 carats, 1978, accompagnée d'un certificat numéroté et signé par le directeur de la Monnaie royale canadienne — attestant qu'il s'agit d'une authentique pièce canadienne de \$100 en or 22 carats, ayant cours légal, et autorisée par le Gouvernement canadien — vous parviendra dans un prestigieux écrin de cuir véritable doublé de suédine bleue lui-même glissé dans un élégant étui. C'est un cadeau vraiment mémorable à offrir aux êtres qui vous sont les plus chers.



Monnaie royale
canadienne

Royal Canadian
Mint

RETOURNER À: Monnaie royale canadienne

Case postale 457, Succursale A, Ottawa, Ontario, Canada K1N 8V5

Veuillez me faire parvenir _____ pièce(s) de \$100 en or

(Québec)

22 carats 1978, "Les bernaches", émise(s) par le Gouvernement canadien, à

\$150 (Can. l'unité) \$ _____

*Taxe provinciale (dans les provinces où elle est applicable) \$ _____

Total \$ _____

*Provinces où la taxe ne s'applique pas: I.P.E., Québec, Alberta, T.N.O., Yukon.

No d'exemption de taxe de vente _____

MODALITÉS DE PAIEMENT (cochez la case appropriée)

Vous trouverez ci-inclus un cheque vise ou un mandat, à l'ordre de la Monnaie royale canadienne **OU**

Veuillez porter à mon compte de:

Master Charge Charge/Visa American Express

Le numéro de la carte de crédit _____

Date d'expiration de la carte _____

Signature _____

(La commande doit être signée pour être valide)

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____ Code postal _____

Les commandes seront remplies dans l'ordre de leur date de réception, jusqu'à concurrence de 200 000 pièces émises. Il faut attendre six semaines pour la livraison. **Toute commande doit être postée avant le 1er décembre 1978.** Ce bon de commande est valide au Canada et aux États-Unis seulement.